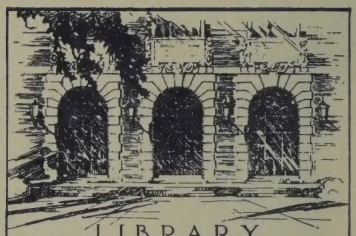

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
A167
v.21-23

BARBEY D'AURÉVILLY

Copyright by Octave Uzanne, 1927.

L'ALPHABET DES LETTRES

BARBEY D'AURÉVILLY

PAR

OCTAVE UZANNE

U

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
AL67
v.21-23

SOUS LA LAMPE VOTIVE

OFFERTE

This was the noblest of them all... His life was gentle and the elements so mixed in him that nature might stand up and say to all the world:

This was a man

PUISSE *ce salut d'adieu, composé par Shakespeare pour la tombe d'un des admirables personnages créés par son génie, être gravé sur la Dalle funéraire recouvrant la Dépouille de*

JULES BARBEY D'AURÉVILLY
Fier chevalier de l'Idée

qui, aujourd'hui, repose dans cette paisible enceinte du Donjon démantelé de Saint-

Sauveur-le-Vicomte, là même où, naguère, la valeureuse épée de Du Guesclin joua si rudement sa chance!

Puisse aussi, désormais, la voix des Pygmées phraseurs ne plus jamais troubler l'éternel sommeil de ce souverain contempteur des vanités humaines qui souvent se déclara l'apôtre de l'omnipotent silence!

LE GENTILHOMME DE LETTRES

ROMANTIQUE FLAMBOYANT — ASPECTS ET CARACTÈRE

La mort de Barbey d'Aurévilly doit dater, en réalité, vers la fin du XIX^e^ siècle, le véritable coucher de soleil du Romantisme. Victor Hugo qui disparut avant lui, jeta certes moins de feux sur son déclin que ce Titan de la Normandie qui, au couchant de sa vie, empourpra encore l'horizon littéraire d'un faisceau de lumières opulentes, témoignant de truculences polychromes non moins fastueuses que celles des plus hirsutes jeunes France de 1830.

Ce maître des audacieuses métaphores et des peintures ardentes de ton, semblables

à des vitraux embrasés d'éclats solaires, avait la modestie de se nommer parfois *le Prince des Ténèbres*. Il aimait l'ombre, non par artifice, dans le but de l'opposer à l'éblouissant éclat radiant de son verbe opulent, afin d'en doubler la valeur, mais, plutôt, par cette raison que s'étant toujours senti exilé dans un monde si différent et si distant de celui qu'il avait connu, il s'était volontiers établi dans le crépuscule de ses mélancolies. Il s'y complaisait chaque jour davantage, malgré ses prétentions à la mondanité et son indéniable goût de briller dans les salons par cet art de la causerie dont il fut l'inexprimable maître.

Le Romantisme transsudait de sa personne héroïque, de son allure altière, de son langage nourri d'images hardies et surprenantes, de ses écrits marqués de toutes les qualités de mouvement, de sensibilité, de richesse, de sublimité qui constituaient son exceptionnelle originalité. Il émanait également, et avant tout, de son caractère de chevalier issu, semblait-il, du Cycle d'Arthur

et de son esprit de bravade, de générosité, de galanterie et de point d'honneur dont il témoigna à toutes les heures de sa vie d'écrivain sans peur et sans reproche.

Il était, à mon sentiment, non pas, comme on l'a dit, un romantique attardé dans les milieux du réalisme, du naturalisme et du symbolisme naissant, mais plutôt un Romantique *d'avant-garde,* un pré-Romantique échevelé dans la manière de ce lord Byron et même de cet ardent Alfiéri qui avaient si profondément exalté ses enthousiasmes au début de son noviciat intellectuel.

En tout cas, il personnifia plus que quiconque au XIX^e^ siècle, dans toutes les expressions de sa véhémente entité, le *Romantique héraldique.* Mieux que tous les Bousingots qui combattirent à *Hernani* contre l'intransigeance des classiques, il porta toujours avec lui et en lui la magnificence stylisée du Romantisme, avec une noblesse d'allure dont ne firent jamais montre ni Victor Hugo, ni Vigny, ni Gautier. Lui Barbey d'Aurévilly fut la statue vivante du Romantisme

individualisé. Même à pied, debout, il apparaissait *équestre* comme le condottière des idées épiques, et il s'offrait campé aussi puissamment dans la vie que le Colleone sur son haut piédestal à Venise. Seul le puissant Verrocchio aurait pu réaliser à souhait son effigie monumentale.

Il dominait son temps par sa dignité aussi incomprise que son génie. — Il voulut, dans son imperturbable volonté de ménager son individualisme, rester isolé et dédaigneux des honneurs, des assemblées, des vanités, des distinctions de toute sorte. Rien n'aurait pu glorifier sa primauté spirituelle, pas même, sans doute, ce titre de *Maréchal des lettres* que Balzac avait imaginé pour porter au plus haut de la hiérarchie intellectuelle certains fiers écrivains de sa rare valeur et de sa haute stature morale.

Il disait avec sa fierté coutumière : « Les succès de ce temps ont fait de la gloire une abominable prostituée. La plus belle destinée, n'est-ce pas d'avoir du génie et de rester obscur ? »

*
* *

Lamartine, qu'il avait surnommé « le Virgile de la civilisation chrétienne par la profondeur des sentiments », ne s'était pas mépris sur la grandeur et la suréminence de Barbey d'Aurévilly. Dès qu'il le rencontra, après l'avoir lu avec une fervente admiration, il s'écria avec émotion :

« Je reconnais en vous, Monsieur, le *Duc de Guise des belles-lettres françaises*. Vous en avez la prestance imposante, l'esprit d'honneur, la fierté d'âme, le magnifique dédain et les goûts d'héroïcité. Je suis heureux de vous en féliciter. » Et il ajoutait :

« Ainsi que *le Balafré,* Monsieur, les ennemis que vous aurez l'orgueil de vous faire en combattant pour vos idées, chercheront à vous salir, à vous calomnier, à vous assassiner lâchement par derrière. Ils ne vous jugeront à votre taille véritable que lorsque vous serez allongé dans la mort. Ils vous découvriront alors cette grandeur et cette loyauté que je salue en vous. »

La prédiction du poète des *Méditations,* historien des *Girondins,* romancier de *Graziella* est d'autant plus curieuse et typique par la rapidité et la justesse du diagnostic que ces deux hommes d'égale noblesse morale, différaient toutefois considérablement d'objectivité de conception aristocratique et surtout de tempérament littéraire. Lamartine aurait-il pu souscrire, par exemple, à cette affirmation de l'auteur des *Diaboliques* :

« Toute langue est le moule à balles d'une personnalité combative. Le génie y coule son or et en fait des projectiles qui cassent toutes les résistances sur leur passage et traversent les siècles avec un sifflement harmonieux ! » Barbey était encore plus créé pour l'action que Lamartine, mais il est douteux qu'il se soit aventuré dans une politique démocratique, dans un parlement d'imbéciles, comme il disait, ou d'esprits descendus plus bas que leurs ventres.

Il possédait, non moins que le chantre de *la Chute d'un Ange,* le sens de la réalité

humaine, mais il prétendait l'agrandir et le magnifier en l'entraînant dans des survols où il l'eût dématérialisé.

Il parvenait à se diminuer, à se concentrer, à se plier aux besognes du journalisme, à y pratiquer « un lavage de vaisselle des festins populaires », selon son expression, mais le labeur d'une Assemblée législative, les compromissions politiques, les complots de couloir, les obligations d'engager sa parole par des paroles mensongères, des flatteries consenties au peuple souverain, je tiens pour certain que son caractère s'y serait toujours refusé.

Ainsi que le Duc de Guise, Barbey possédait certes en lui assez de souveraineté, de puissance autoritaire, de témérité et même de larges visions politiques, ou d'aptitudes au pouvoir, surtout assez d'esprit féodal pour prétendre, tel le Balafré, être un descendant de Charlemagne. — Il n'y songea certes pas, non plus qu'à se dire *petit-fils de Louis XV*, ce qui lui eut été légitimement permis car, par sa mère qui était une Ango

(de la lignée du héros de Dieppe) il pouvait revendiquer quelques gouttes de sang royal, affirma-t-on, avec raisons à l'appui.

Mais il était remarquablement *racé*. Tout en sa physionomie, en ses manières, en ses propos signait et contresignait sa mégalanthropie native. Il pouvait s'approprier cette opinion qu'il prête à Sombreval, le magnifique héros de son *Prêtre marié* :

« Il est de rarissimes individualités qui valent des races et qui sont comme des noblesses vierges, constituées en elles-mêmes ou tombées du ciel pour renouer la décrépitude des vieilles aristocraties usées par les excès et par le temps. A défaut d'une noblesse d'agrégation, sa gentilhommerie était absolue, indiscutable. Elle ne pouvait souffrir même une allusion à la savonnette à vilains.»

Ce qui est indéniable c'est que d'Aurévilly se sentait et se savait *grand*.

« La vie est dure aux hommes fiers et aux intelligences qui ont soif de perfection et d'harmonie, me confessait-il. Hélas! Il faut parfois consentir à se rapetisser, ne

serait-ce que pour reprendre ensuite *toute sa hauteur* et la faire mesurer aux imbéciles qui l'auraient pu nier si on ne leur avait fait toucher *sa propre cime en consentant à se courber.* »

Aucunement livresque, infiniment moins auteur qu'homme d'action, et beaucoup plus volontiers « conversationniste » qu'écrivain, il ne produisait, de son propre aveu, que par nécessité, afin d'apaiser la houle de ses facultés. Il avait fait de la profession d'écrire sa religion fervente. C'était aussi le véhicule de ses besoins urgents le poussant à se jeter dans la mêlée, en véritable preux. Mais, au lieu de l'épée, de la lance, sinon de la masse d'armes au poing, il se servait de la plume plus salissante peut-être aux doigts, par l'encre répandue, que le sabre d'abordage par le sang des ennemis pourfendus.

Je l'entends encore clamer : « Je mets dans mes œuvres, Monsieur, des devises d'épées, car tout livre pour moi, n'est *qu'un glaive* ; le glaive tordu et flamboyant de la

pensée et jusqu'à la garde inextinguible ».

Il répondit un jour, en ma présence, à Champfleury qui s'affligeait de le voir aussi méconnu : « Veuillez être assuré que je n'en ai point la moindre humeur, mon cher Monsieur. Si je ne vaux rien, l'obscurité m'est certes fort favorable ; mais, si vraiment je vaux ce que je crois valoir, je puis dire à la misérable publicité le mot de ce fat petit abbé qui devint Cardinal de Bernis : *« Madame, j'attendrai ! »*

Il montrait quelquefois l'impertinence de ne pas être trop mécontent de lui, en raison de cette même arrogance effrontée dont il témoignait avec tant de fierté, quand ça lui chantait, et il disait : « Si ce fabuleux Hippogriffe, qu'est le succès, peut être chevauché, croyez bien que je saurai le chevaucher à poil, en vrai Normand que je suis, fait pour la conquête, et je saurai faire de ce pégase trop domestiqué à la publicité, et de moi, un centaure invincible. »

Hélas ! le découragement le déprimait assez souvent et il reconnaissait alors qu'il

ne chevauchait en réalité qu'un furieux tourbillon intellectuel, « qui l'entraînait à déchiqueter, selon ses propres termes, *le flanc haletant des nuées avec des éperons fous.* »

Venait-il à s'analyser, il déclarait ne découvrir en lui que : plaisanteries, romantisme, vivant dédain des hommes et des choses de cette heure ; « mais l'orgueil, mon orgueil impavide est sûrement au fond de tout. Byron et Alfieri, me contait-il, n'ont que trop empoisonné les dix premières années de ma jeunesse. Ils ont été à la fois ma morphine et mon émétique, et quoique j'estime en être bien guéri aujourd'hui, je sens cependant parfois quelque bouton byronien qui repousse encore en moi et qui ne demande qu'à s'y épanouir. »

Vaillant apôtre des traditionnelles aristocraties de la Pensée créatrice et occulte, il portait sa supériorité sans jamais l'exhiber, ainsi qu'il convient de porter sous son gant un brillant de grand éclat dont on ne se soucierait point de faire valoir les feux

aux regards d'inconnus. C'est pourquoi volontiers il chercha la pénombre, par profond dédain de la gloire, cette courtisane qu'il se refusait de courtiser. Il témoignait également de son dégoût de la popularité qu'on ne saurait que trop rarement obtenir sans « devoir se nourrir à ces gamelles distribuées par les pires cuisines de la démocratie triomphante. »

Dans ses sursauts d'orgueil, il ne dissimulait point son opinion sur l'imbécile bétail de sourds et d'aveugles dont est formé tout public. « Troupeau digne d'un tel mépris, à son avis, qu'il préférait cette pourpre qu'on manque rarement d'attacher aux épaules d'un être fier, et qui est la pourpre de la calomnie, laquelle presque toujours, se trouve constellée par les crachats de l'insulte qu'on ne mérite pas. »

*
* *

Cependant ce sincère dédaigneux-révolté était un vrai gentilhomme pauvre, subissant l'impérieuse nécessité de vivre de sa plume.

Un de ses cousins, lettré et savant de très grand cœur, Edelestand du Méril, lui avait légué, dit-on, un millier d'écus de revenus. Ce fut là sa seule ressource. Sa seule croûte de pain contre la misère. Jamais il ne se plaignit et ne laissa voir à qui que ce soit sa cruelle détresse dont il eut à souffrir jusqu'à sa dernière heure.

On ne le vit pas davantage prêter la moindre attention à la richesse qu'il ne daignait honorer ni de son désir ni de son envie. Il connaissait trop bien les lamentables dessous de l'opulence. Il les avait examinés et il estimait que les riches lui rappelaient les infortunés convives de la magicienne Circé transformés si vite en pourceaux, après avoir été séduits et attirés à sa table où, dès que repus, elle les faisait parquer dans ses porcheries. « Je préfère la mansarde, Monsieur, aux toits à cochons.»

Il invectiva Lamennais devenu « laquais du peuple » lorsque pour complaire à sa nouvelle clientèle il proféra son fameux *« Malheur aux Pauvres »*.

D'Aurévilly opposa aussitôt à cette exclamation *le los de la Pauvreté,* qui, écrivait-il, est la seule chance de poésie et de vertu qui nous reste dans nos mœurs confortables et cupides ainsi que dans nos industrielles grandeurs. « En tombant sur la tête du poète, concluait ce stoïcien, la pauvreté, — ce rayon de Dieu, — lui confère les mêmes clartés et le même nimbe d'or que le soleil octroie aux gueux de Murillo et qui les idéalise si superbement. »

C'est toujours le cas de répéter:

Luxe du sentiment, poésie des greniers!

« Voyez les pauvres des champs! Mon cher ami, quels que soient leur bassesse, leurs passions, leurs vices mêmes, ne sont-ils pas autrement poétiques et en harmonie avec la nature que les atroces voyous de Paris, excréments de Capitale et de Civilisation qui semblent souiller l'aumône en la recevant. »

Il aima et révéla aussi, ce cher et fabuleux bonhomme, les vertus de la solitude, diète des hommes si nécessaire aux grands

esprits, et il reconnut les bons offices de l'obscurité qui est une distinction et un bienfait, alors même que les *trompes et tromperies des journaux* créent en peu de jours les plus absurdes gloires.

« Comme elle est charmante ! me murmurait-il, cette bienfaisante obscurité ! Elle a le charme d'un bandeau noir sur une blonde chevelure de vierge. C'est pourquoi sans doute au talent méconnu et vierge de toute publicité, elle offre également l'éclat de l'or dans sa nuit. Cacher sa vie, cacher son âme, mon ami, cacher tout de soi dans la ténèbre tiède de son ivresse intime, cela est supérieur à cette gloire dont la grosse mère de Staël disait assez joliment : *« C'est le deuil éclatant du bonheur. »*

SON COSTUME

LÉGENDE ET CARICATURE

L'HOMME qui, en société, n'est qu'un faisceau d'habitudes, pardonne aussi malaisément le paradoxe du costume que le paradoxe de l'idée. Il semble qu'il y ait traîtrise à vouloir s'individualiser en dépit des règlements stupides d'une *fashion-omnibus*, auxquels chacun docilement se soumet. Dans la grisaille uniforme de nos modes tyranniques, aucun personnage d'exception ne peut s'extérioriser selon ses goûts, d'après la conformation de son physique, sans commettre un crime de lèse-

collectivité et être aussitôt immolé sur le pilori de la caricature.

Le gentleman-dandy Jules Barbey d'Aurévilly, ne put jamais, tant est grande la badauderie intellectuelle, surmonter la légende du panache de mousquetaire que le journalisme méchamment blagueur accrocha, de parti pris, au couvre-chef qu'il portait avec tant de crânerie, et dont la forme avantageait plutôt cette figure anormale, incoiffable par un chapelier moderne.

Barbey, pour les superficiels, c'est-à-dire pour l'ensemble même de ses lecteurs et pour le moyen public apparut et resta toujours un type hétéroclite, carnavalesque, une sorte de Duc de Brunswick exilé dans les lettres. Ainsi que ce chef d'une principauté allemande, dépossédé par la Prusse, l'était à Paris, Barbey fut considéré comme une haute caricature héraldique.

Les petits plumitifs de la presse boulevardière qui, pour la plupart, ignoraient son œuvre ou ne la pouvaient comprendre, s'amusaient de cette vision d'un vieux beau

portrait d'ancêtre sorti de son cadre. En grande majorité, ils s'évertuèrent au cours de sa vie, à faire de la personne de cet écrivain hors de pair une effigie de fantoche extravagant, dont l'allure don-quichottesque méritait d'être bardée de ridicule et s'offrait non moins risible que le costume désuet et le maintien hautain.

Soies, satins, dentelles, velours vert et pourpre, manchettes de guipures extravagantes, rhingrave passemantée, ajustée sur corset, pantalon-maillot à bandes d'or formaient, au dire de ces plaisantins, la garderobe ordinaire de l'insolite biographe de George Brummel. Le ridicule outré de ces assertions harponnait au bon coin la bouche bée des lecteurs, avides de divertissements, de charges drôlatiques et qui, dès lors, ne considéraient plus chez ce gentilhomme écrivain que le dernier portemanteau des défroques romantiques.

C'était pour les badauds un vieux dandy qui se travestissait à plaisir afin de s'offrir aux passants comme une vivante personni-

fication d'un Journal de Modes, le « *Bon Ton,* de 1830 », mettant en relief la silhouette outrée d'un de ces anciens *Lions* du boulevard de Gand qu'immortalisa Gavarni.

Je ne saurais trop protester contre une telle légende volontairement malveillante, fomentée, et, par suite, fermentée dans l'opinion publique. L'esprit parisien se plaît volontiers à s'intoxiquer aux débits des petits assommoirs littéraires que sont ces feuilles de joie s'offrant à tout venant et qui font l'attrait des kiosques du trottoir. La fiction nigaude exerce une action durable sur la bêtise humaine, car elle est plus plaisante que la simple réalité.

*
* *

Barbey d'Aurévilly, tout en recherchant un certain faste apparent de son enveloppe, susceptible d'avantager, à son gré, sa plastique par des coupes de redingote appropriées à son allure, en étoffant sa poitrine de vastes revers, en restant fidèle aux culottes

collantes de sa jeunesse, aux sous-pieds qui les maintiennent tendues, en conservant l'ajustement de sa taille, droite et dont la cambrure des hanches voulait être dessinée, n'eut jamais ni le ridicule des corsets baleinés, ni celui des enrubannements et des couleurs criardes qu'on lui prête. — Il se complut parfois, il est vrai, à égayer d'une pointe de tonalité tendre la dentelle de sa cravate et à apporter un reflet de satin sur la couture extérieure de ses haut-de-chausses. Il ne consentait point à laisser étriquer sa haute stature de Normand dans les affreuses confections des modes courantes qui sont les uniformes-omnibus de ce temps. Alors même qu'on découvrirait dans cette recherche de son vêtement certaines vanités, puérilités, prétentions au dandysme et même offense à la loi des coupes égalitaires dans le costume, il n'en faudrait pas moins avouer, qu'étant données la hauteur et la valeur de son caractère tout d'une pièce et de son exceptionnelle expression physique si allurée, la droiture altière

de sa vie, la profondeur même de son génie, ces légers travers ne devaient point être mis à son passif jusqu'à travestir et immoler la noblesse débordante de cette belle et ardente figure de gentilhomme qui ne désarma jamais, en dépit de l'indigence de sa vie. Ce fut en cela que s'affirmait son sublime *Don-Quichottisme*.

D'ailleurs, lui-même remarquait cette intolérance si particulière à notre pays dans un paragraphe de son *Brummel* : « En France, on hait l'originalité comme une distinction nobiliaire. Elle soulève les gens médiocres, toujours prêts à s'insurger contre ceux qui sont *autrement qu'eux*, et à leur porter une de ces morsures de gencives qui ne déchirent pas, mais qui salissent comme une bave visqueuse. Être *comme tout le monde* est le principe équivalent, pour les hommes, à celui dont on bourra la tête des jeunes filles, c'est le :

« *Sois considérée, il le faut* » du *Mariage de Figaro*. »

Presque tous les articles rédigés sur la

personnalité de Barbey d'Aurévilly témoignent des mêmes inexactitudes, exagérations, mensonges plus ou moins conscients. C'est toujours même désir de lui fixer aux épaules la chape burlesque du ridicule.

On ne ménagea ni ses apparences, ni ses propos, ni même ses mots d'esprit, ses ripostes pétillantes de verve, tout ce qui fusait de ce volcan spirituel à des hauteurs trop au-dessus de l'entendement du monde boulevardier qui appréciait davantage les pîtreries, les bons mots issus des estaminets à la mode ou les à-peu-près des échotiers de cette époque futile.

Je puis dire avec quelle juste pitié le peintre des *Ridicules du Temps* tenait ces pauvres tâcherons de la plume, abêtis par la stupeur de le voir si disproportionné comme objectif avec la puissance d'optique de leurs petites jumelles de poche.

Parfois je le trouvais en lecture de quelque *médaillon* dédié à sa figure, non sans quelque prétention à le miniaturer avec un talent « bien parisien ».

« Mon cher, s'écriait-il, voici encore un drôle qui peut se vanter de m'avoir raté, et même imbécilement raté. On n'est pas plus niais que ces saute-ruisseaux de la Presse !

« Et dire, s'exclamait-il, que depuis déjà trente à quarante ans, mon ami, je les vois débiter les mêmes sornettes, rabâcher ces stupides sottises, s'approvisionner dans les balayures des lieux communs, sans même chercher à se documenter et à connaître ce dont ils parlent. Pauvre physiologie que celle de ces nouvellistes pêcheurs à la ligne du pont aux ânes. Et dire que ce sont ces nigauds qui maçonnent, avec le mortier de leur salive à ragots, les petits piédestaux des viagers du succès. Décidément la gloire se fabrique chez les concierges ! Peut-être la providence n'a-t-elle fait la vie si bête que pour que nous ne la regrettions pas.

« Quand je vois de tels sots, mon ami, semblables à l'aveugle auquel Jésus frotta les yeux avec de la boue et du crachat, je suis tenté de courir après eux et d'agir de même. Mais cela dissiperait-il leur cécité ? »

*
* *

Jules Lemaître qui ne comprit quoique ce soit aux romans ni à la critique de l'auteur des *Œuvres et des Hommes*, naturellement l'ironisa — comme le firent, d'ailleurs, la plupart des universitaires hostiles aux indépendants de toute École, — Lemaître a cependant reconnu que le chef-d'œuvre de d'Aurévilly c'était M. d'Aurévilly lui-même aussi bien au physique qu'au moral.

« Quelle que soit, écrivit-il, dans son personnage, la part de la nature et de la volonté, il est assuré que la constance, la rareté, la maîtrise avec laquelle il a soutenu ce rôle, ne sont pas d'un médiocre génie. S'est-il contenté d'achever, de pousser à leur maximum d'expression les traits naturels de sa personne physique et morale ? Ou bien est-ce un masque qu'il s'est composé de toutes pièces et appliqué ? On ne sait, et sans doute, lui-même ne saurait le dire... C'est de l'héroïsme, tout simplement, et je donne au mot tout son sens. Et si c'est là

l'héroïsme inutile et incompris, *ce n'en est que d'autant plus beau.* »

Héroïque, indéniablement Barbey le fut jusqu'au paroxysme, et cela avec une naturelle simplicité, sans comédisme ni pose, parce qu'il n'aurait pu ni voulu être autre qu'il n'était. Tout en sa personne et dans son œuvre s'offre empreint d'*héroïcité*, de force d'âme, de vertus chevaleresques, d'outrance et de témérité. Il naquit en quelque sorte médiéval de cœur, avec des tendances les plus idéalistes. Ce fut un croisé aventureux et toujours guerroyant pour sa religion. Dans ce royaume de la pensée qui compte tant d'infidèles, de mécréants, d'indévots et de félons vivant ou prétendant vivre aux frais du culte, il apparut ainsi qu'un nouvel apôtre de foi élevée, de vertus intellectuelles intègres, prêt à chasser les vendeurs du Temple.

Avant tout, ce fut un individualiste passionné. Vraiment hostile à tout ce qui se rattachait aux idées et conceptions des collectivités, il se refusait d'adhérer aux règles

des communautés sociales et toujours s'évadait des groupements confraternels, des sociétés lettrées, mettant son existence quotidienne sous la seule loi de son indépendance, dédaigneux des honneurs, ne désirant d'autres distinctions que celles qui dérivaient de ses origines, de sa culture constante et de ses efforts vers une perfection chaque jour en meilleure voie d'être acquise intégralement.

Son œuvre exprime fort suffisamment ce farouche individualisme, cette intransigeante volonté de maintenir *une* et *indivisible* son intègre et loyale originalité. Ce n'était certes pas en raison d'une recherche de comédisme qu'il me criait :

« Leur idéal, Monsieur, à tous ces paltoquets, c'est de s'assimiler à tout le monde, de plaire indistinctement aux uns ou aux autres, de faire partie du troupeau, et de marcher dans une odieuse poussière de piétinement, sous la houlette de l'égalitaire médiocrité. Moi, Monsieur, croyez-vous que je puisse ressembler à tous ces gens-là ?

Ma fierté ne saurait y consentir et sans la moindre vanité mesquine, en tout et pour tout, il me plaît de pouvoir affirmer : *Je suis* UN INDIVIDU. »

Il disait cela magnifiquement et, en effet, indiscutablement, il fut *un individu*, c'est-à-dire, à y bien regarder, ce qu'il y a *de plus rare* et de *plus exceptionnel* dans le sens synthétique du mot. Il fut semblable à une île dans l'océan des hommes, une île d'admirable fertilité, battue par les flots aveugles et qui résistait à la houle démolisseuse avec une sorte d'impérialisme remarquable dans son splendide isolement.

Charles Baudelaire dans cet *Art romantique* où il exalte d'Aurévilly, chevalier de la Vérité, écrit à son sujet : « Ce culte de la vérité, exprimé avec une effroyable ardeur, ne pouvait que déplaire à la foule. Barbey d'Aurévilly, vrai catholique, évoquant la passion pour la vaincre, chantant, pleurant, et criant au milieu de l'orage, planté comme Ajax sur un rocher de désolation, et ayant toujours l'air de dire à son rival : — homme,

foudre, dieu ou matière — *« Enlève-moi ou je t'enlève!... »* ne pouvait pas mordre sur une espèce assoupie dont les yeux sont fermés aux *miracles de l'exception.* »

Ce miracle d'exception, cet Amadis des Gaules, devenu sur le tard un vieux *beau ténébreux,* pouvait-il vraiment revêtir le complet veston, se montrer le chef coiffé d'un chapeau melon, se cravater à la notaire et s'étriquer dans un pitoyable pardessus-mode ? Aucun de ceux qui l'aimèrent et furent les familiers de sa superbe, ne l'aurait voulu. Il était en tous points constitué pour l'excessif, l'exceptionnel, le transcendant, l'exubérant, le grandiose et l'original essentiel. Hors de là, il aurait signé sa déchéance, consenti à s'anéantir.

Ainsi que les héros des tragédies classiques, illustrées par Gravelot, il eut fort aisément porté le costume néo-romain imaginé par les artistes du XVIII^e^ siècle. La toge grecque semblait également faite pour son allure, mais la confection moderne l'eut ignoblement défiguré, alors que sa limou-

sine, son vaste manteau de roulier était à sa taille. Il n'était naturel que dans l'exagération et l'amplification. Quant à son décor, dans quelqu'endroit qu'on le rencontrât, il savait le créer et le magnifier. On aurait pu dire que cet animateur irradiait son ambiance à sa fantaisie. Ce fut un magicien, le dernier grand enchanteur que nous ayons vu s'épanouir dans la littérature seigneuriale.

*
* *

Ce Grand de Normandie était assurément plus hautain qu'un Grand d'Espagne. Ses attitudes étaient stylisées d'une noblesse indiscutable, très saisissante. Baudelaire qui le recherchait, l'admirait et se passionnait à son contact, goûtait fort sa morgue qui n'allait pas sans arrogance. Plaisamment, le satanique poète des *Fleurs du mal*, ironiste et mystificateur, interrogeait : « Mon cher d'Aurévilly, vous devez vous confesser et communier le poing sur la hanche ? »

On ne peut mentionner la réponse qu'aura faite Barbey qui n'était jamais en retard

d'une fulgurante repartie, mais je tiens pour assuré qu'il dut répliquer :

« Pouvez-vous en douter, mon cher Baudelaire, Dieu ne me permettrait certes pas un autre maintien. Oubliez-vous que je suis son grand hallebardier et gonfalonier n'ayant pu être, selon mon souhait ardent, l'unique porte-étendard de son Église. »

Sans la moindre crainte de se faire des ennemis sur son passage, apportant même une certaine perversité aristocratique à s'efforcer de déplaire à la majorité de ses contemporains, qui lui apparaissaient déplaisants, il prodiguait les ironies sarcastiques et les mots cruels à la foule de niais qui se bousculaient sur sa route. Il portait, comme il aurait tenu le Saint-Sacrement, le miroir jamais terni de son éclatante sincérité.

Puis-je oublier cette noble parole qu'il me dit sur la fin de sa vie : « J'ai traversé bien des misères, mon jeune ami, supporté les plus sombres défaillances, connu des gens souvent malpropres, *mais je n'ai jamais sali mes gants blancs.* »

Certain jour, je le vis aux prises avec un singe d'Académie, espiègle, mielleux, tout sucre et orgeat, prodiguant autour de lui, les salamalecs car c'était l'un des thuriféraires les plus écœurants de son temps. Vis-à-vis de chacun, cet encens au rabais, odieux aux narines distinguées se répandait jusqu'à l'écœurement. Ce bedeau porteur d'habit vert était Camille Doucet, à moins que ce ne fut Gaston Boissier, autre bénisseur attitré, ondoyant de son sourire stéréotypé et de ses congratulations automatiques la gent-de-lettrie, à tous degrés de l'échelle des valeurs. S'adressant à l'auteur des *Vieilles actrices*, l'adulateur proféra :

« Quand donc vous déciderez-vous à solliciter nos suffrages, cher grand homme, et à devenir enfin des nôtres? Vous êtes un maître dont nous reconnaissons tous la puissance, et l'immense talent, bien que vous ayez publié vos *Quarante Médaillons de l'Académie*. Vous y avez eu la dent un peu acerbe, avouez-le ! mais à tout péché miséricorde. Nous vous attendons.

— Être des vôtres ? répondait âprement Barbey. Jamais, cher Monsieur. Comprenez-moi bien : si j'appartenais à votre docte Compagnie, moi qui, avant tout tiens à *n'appartenir qu'à moi-même, qui donc vous jugerait ?* — J'aspire à ne devenir prisonnier d'aucune communauté et, comme vous incursionnez ou maraudez en quelque sorte sur mes terres, en tant qu'auteurs dramatiques ou historiens, souffrez que je reste, puisque critique, tout simplement votre *justicier*, dans les deux sens du mot. »

Il avait été désigné en effet pour occuper un fauteuil vacant sous la Coupole.

Les reporters le questionnaient : il démentait sans indignation, sans faire tapage, avec la dignité qu'il dosait toujours en ses propos quand on s'avisait de l'interwiever dans sa pauvre et silencieuse thébaïde :

« Sans le moindre orgueil ni la plus légère modestie, je puis vous dire que je ne me crois ni *au-dessus* ni *au-dessous* de ces Messieurs de l'Académie. *Je suis autre ;* voilà tout ! Et surtout, *je suis à côté*. Je ne

puis déclarer rien autre à votre octroi d'information.

A côté! ce fut sa véridique et contemptrice devise d'individualiste outrancier. *A côté* de l'existence en commun et de ceux qui s'y complaisent jusqu'à s'y vulgariser; à côté des honneurs officiels et des succès acquis par l'abdication de toute dignité, à côté des affaires littéraires commercialisées habilement; à côté même du confort et de l'aisance la plus courante, il y demeura sauvagement.

Il ne voulut en aucun temps de sa vie, se compromettre dans la foire aux vanités, ni se sentir enlisé dans le purin tiède de la basse-cour sociale, ce pourquoi il se détourna volontiers du poulailler académique et de toutes les autres *chambrées* d'intellectuels.

Cet aigle de grande envergure prit toujours son essor de son aire solitaire et se refusa aux perchoirs des Jardins d'acclimatation. Il se défia des appeaux des oiseleurs et parvint à les éviter. C'eut été pour lui la

mise en cage et, même dorée, il y voyait des chaînes dissimulées aux regards moins clairvoyants que les siens.

Il mourut *seul* et *libre* comme il avait vécu. Pauvre aux yeux de tous, mais si *riche* des richesses trompeuses dont il avait su se passer.

Il fut un réfractaire un *outlaw*, un insoumis, un déserteur du troupeau incohérent et affolé. On ne le lui a pas encore pardonné. Hors des élites, une telle attitude le condamnait à toutes les injures.

Un moraliste n'a-t-il pas d'ailleurs reconnu que, dans un monde aussi fou que le nôtre, c'est se montrer *fou d'autre manière* que de prétendre ne pas partager la folie commune.

Barbey ne consentit jamais à la partager. Pour s'être refusé à descendre dans le tourbillon du bas carnaval social, il fut qualifié *de vieux carême-prenant*.

C'est cette résistance à l'appel collectif qui confirme souvent la valeur des surhommes.

L'aigle héraldique demeure sur l'altitude du burg féodal où il avait établi son aire. *La Basse-Cour humaine ne l'a pas eu!*

BARBEY CONVERSATIONNISTE

MORALISTE ET CONTEMPTEUR

Barbey d'Aurévilly offrit le témoignage d'une individualité exceptionnellement affirmée, impérieuse dans son entité, son intégrité, sa plénitude. Non seulement l'homme se présentait inséparable de l'œuvre, mais, bien mieux, on n'aurait pu découvrir, dans aucune des particularités de ses diverses extériorisations physiques ou psychiques, une différenciation si légère qu'elle ait pu être de son absolu caractère d'originalité essentielle. Son écriture, sa parole, ses manières, son allure, son catholicisme; ses goûts d'art

et même l'ensemble de son costume et de ses gestes, tout était parfaitement cohérent et *le signait* d'un cachet héraldique lui appartenant en propre, conformément à son désir inné d'exclusivisme intégral.

Je dois dire cependant, que ce diamant unique, ce rare *Solitaire* qu'il se vantait d'être, à bon escient, était taillé de multiples facettes étonnamment chatoyantes dans la variété de leurs irisations. Il avait la coquetterie de les isoler toutes, de les faire valoir selon des angles de lumières qui en intensifiaient les fulgurations. Il semblait se tourner, pivoter rapidement sur lui-même pour mieux scintiller et laisser dans les yeux de ses admirateurs un éblouissement de rayons polychromes invraisemblablement resplendissants par l'intensité des coruscations, des brasillements et des phosphorescences magiques. Il émerveillait et déconcertait ceux qui voulaient le juger d'ensemble et qui hésitaient à résumer leur diagnostic devant la complexité d'un sujet si pharamineux.

Eugénie de Guérin, cette *patricienne,* dont la figure *était tuée par l'âme,* comme il disait, cette rare distinguée qui eut pour Barbey, une affection d'une sentimentalité encore irrévélée, chercha souvent à réussir un portrait du grand ami de son frère et, ne parvenant pas à définir à son gré, tout ce qu'il y avait de grandiose, de monumental, et aussi de mystérieux et de sinueux dans cette nature complexe, impossible à fixer, l'avait caractérisé par cette image heureuse : *Un Palais dans un Labyrinthe.*

Sans rechercher ici quel fut, vis-à-vis de Barbey, l'état d'âme de la toute spirituelle châtelaine de Cayla qui, peut-être, aurait rêvé de donner le fil à ce nouveau Thésée pour le sortir de son dédale, je dois reconnaître que ce Tarquin-le-Superbe fut difficile à suivre dans tous les méandres de sa labyrintheuse idiosyncrasie. Des volumes et des collections d'études physio-psychologiques n'y suffiraient pas. C'est pourquoi, quittant le labyrinthe, je reviens au palais indiscutablement féerique de cet ensorceleur dont

je ne puis fournir que des films fragmentaires sur l'écran de mes souvenirs.

*
* *

Le premier jour où le très serviable ami que fut toujours François Coppée me conduisit chez ce maître gentilhomme normand, auquel il me présenta, me laissant en tête à tête avec cet être insolite que je désirais tant connaître, je fus sidéré par la haute stature morale de ce colosse et ébloui par les feux croisés de sa conversation.

Torrentueusement son verbe roulait de mirifiques pierreries qu'il livrait au courant de sa causerie avec l'inconscience de l'inépuisable trésor d'où elles surgissaient en éclats rutilants.

Svelte, élancé, large d'épaules, le buste avantageux, montrant une fringante tournure de vieux diable mondain, je voyais en lui une sorte de Paganini issu des Contes d'Hoffman, tel que lui, d'Aurévilly, avait décrit autrefois le célèbre virtuose du

violon, avec sa maigreur cuite au soufre, ses longs cheveux charbonnés, son nez en bec d'aigle, ses yeux en soupiraux d'enfer.

Ce qui surtout me frappa c'était le caractère de ses lèvres souples, mobiles, à la fois amères, sarcastiques et souriantes ; des lèvres où se lisaient la bonté, l'ironie, le dédain, le dégoût prêts à se manifester selon le choc en retour de ses prises de contact avec autrui. Ces lèvres encadraient une bouche non pas édentée, le mot ne lui aurait pas plu, mais ébréchée, égueulée, aurait-il dit, comme la bouche d'un canon glorieux de ses services et qui aurait évacué de son âme toutes les formes de mitrailles accumulées et sans cesse renouvelées dans sa gargousse. — « Ma bouche, Monsieur, semble me souffler à l'oreille son ombre familière, ce fut une couleuvrine, un boute-feu contre la sottise, la lâcheté, le bas mufflisme et la laideur morale de mes infimes contemporains. »

Il portait la moustache cosmétiquée de noir, à la bravache, balafrant son visage de

pirate espagnol, fait pour vivre plutôt sur le pont d'une brigantine d'attaque que dans un salon littéraire. Il ne m'apparut point comme le vieux comédien extravagant, sanglé dans le justaucorps et enfoui sous la dentelle, sur lequel la malveillance de médiocres chroniqueurs se donna trop longtemps carrière, mais comme une évocation noblement expressive des anciens guerriers-gentilhommes de vieille roche, tels ces durs à cuire, ces ralliés qui étaient revenus impulsivement se battre en France auprès de l'Empereur bien avant la Restauration.

Son geste d'un charme impérieux et d'une distinction hautaine, était ample, mais plein de grâce et de mesure. Il mettait en relief des mains qu'il avait très fines, très parlantes ou très chuchoteuses et qui, en soulignant ses discours, révélaient une mimique spéciale, fort originale, à la fois calme ou fougueuse, courtoise ou altière. Ses doigts ajoutaient comme une orchestration spirituelle et variée aux *sonates* (selon son mot) de ses causeries. Je ne pouvais m'at-

tendre à trouver en lui le beau et redoutable causeur professionnel et conventionnel, dont le type m'est trop connu, et qui s'applique à concentrer l'attention de tous sur son verbiage et à tyranniser par le vide des pensées la liberté des dialogues.

Je découvrais, au contraire, un merveilleux auditeur, dont le silence attentif était plein d'une indicible éloquence de physionomie et qui apportait autant de politesse et d'humour dans l'art de savoir écouter qu'il montrait d'imposante autorité dans la volonté de se faire entendre. — Il représentait ainsi l'esprit de causerie dans ce qu'il pouvait recéler de plus exquis dans les cercles de la société polie d'autrefois. N'interrompant jamais son partenaire, bien qu'il excellât à l'aider dans son récit par un de ces terribles mots à explosion rapide qu'il lançait comme une grenade à main, au moment très opportun afin de confirmer par un éclat appréciateur un jugement ou une opinion qu'il goûtait.

Il ne me parut pas que je le voyais pour

la première fois, mais plutôt que je le retrouvais tel que je l'avais conçu, deviné, l'ayant pratiqué intellectuellement et admiré en ses œuvres en me hissant au sommet de cette spiritualité flamboyante dont je fus émerveillé dès mon entrée en littérature.

N'y avait-il pas en lui un héritier somptueux de ces nobles esprits et gentils lettrés et penseurs que furent Chamfort, Voltaire, Rivarol, le prince de Ligne, de Maistre, Joubert, de Bonald, et tant d'autres !

C'était indiscutablement l'homme de ses écrits. Il l'était par le rythme du geste, par l'expression physique, par le choix remarquable des mots créés, par la belle harmonie orale de sa phrase non moins étonnamment construite que le style de ses œuvres. Je ne pouvais découvrir dans sa physionomie, son costume ou ses attitudes aucune de ces exagérations stupéfiantes pour le vulgaire dont, m'avait-on averti, je devais être stupéfié, ahuri, désabusé.

C'était assurément un personnage désuet, attardé dans une époque à laquelle il était

étranger, un romantique tombé de la lune, en contravention dans l'ordre établi d'une société nouvelle, un non-conformiste à nos usages, à notre basse blague mais, à mes regards, je l'avoue, il ne détonnait aucunement.

N'avais-je point fréquenté déjà à la Bibliothèque de l'Arsenal l'excellent Paul Lacroix (Bibliophile Jacob), le baron Taylor, Hippolyte Lucas, Armand Malitourne et quelques autres qui, eux aussi, avaient fait leurs premières armes avec les révolutionnaires de la littérature de 1830 et restaient vêtus, cravatés, coiffés, culottés à sous-pieds, tels qu'ils se présentaient au cours de leur jeune saison, sans que cela m'ait jamais semblé bizarre ou ridicule.

Cet extraordinaire conversationniste, chose étrange, lui aussi, me parut à l'aise dans notre sympathique et longue entrevue, dont heureusement personne ne vînt troubler l'agréable dialogue. Je trouvais en lui le causeur tel qu'il devait exister dans les salons des grandes prêtresses littéraires,

tenant bureaux d'esprit au XVIII[e] siècle ; tel aussi que pouvait être le prototype du genre Rivarol, qui avait deviné que la parole remet l'esprit en sensation de s'exalter et de se prodiguer et qui laissa réputation d'avoir été un inégalable maître de la confabulation.

J'avais adressé à Barbey qui les lut mes premières études sur les *Poètes de Ruelles*, la Société des Précieuses alcovistes du XVII[e] siècle et mes travaux sur les petits *Conteurs du XVIII[e] siècle.*

Aussi, m'avait-il dit galamment en m'accueillant : « Vous êtes un érudit à je ne sais combien de carats et éditions, Monsieur, un érudit à faire trembler mon ignorance, si vous n'aviez, en votre personne, la grâce qui la rassure. Votre esprit, je puis vous le dire, a communiqué, me semble-t-il, de sa sveltesse à cette pataude d'érudition comme ceux qui valsent bien donnent de l'allure et de l'impondérabilité aux grosses dames qu'ils font valser », — et il poursuivit :

« Je vous en félicite d'autant plus, mon

jeune ami, que j'ai commencé d'entrevoir à travers le buisson feuillu et foisonnant de l'érudit, le bouton de rose de l'écrivain qui ne peut tarder à s'épanouir. Vous avez le bonheur d'être à cet âge où l'on dit d'un homme : *Que pourra-t-il devenir ?* absolument comme on le dit du temps à l'aurore d'une belle journée. Vous avez l'expression ; vous avez un style, ce sont là des signes qui font vaincre sur tous les champs de bataille littéraires. »

Je fus, on le peut croire, non seulement flatté dans mon ingénue vanité de débutant, mais non moins fier qu'un écuyer, sacré tout à coup chevalier pour un valeureux paladin. — Je lui pris les mains, d'un geste de sincère effusion, car il venait d'éveiller cette foi en soi-même si nécessaire et qui me fit toujours défaut. Je me sentais surtout ennobli par l'écrivain qui répondait le mieux à l'idéal de maîtrise dont nous aimerions nous rapprocher. Je ne mettais alors personne au-dessus de l'auteur de l'*Ensorcelée*, de *la Vieille Maîtresse*, d'*une Histoire sans*

nom et des *Critiques ou les Juges jugés.*

« Ne me remerciez pas, Monsieur, fit-il, je n'exprime ici que ce que je ressens et ce qui m'apparaît nettement utile de vous dire. Être un écrivain, c'est précisément ce qu'il y a de plus rare parmi ceux qui écrivent ou qui croient écrire. Vous êtes dans le passé, dans la tradition, dans l'essence même de notre langue, dont vous êtes un jeune virtuose tout en demeurant dans la langue de votre temps qui est celle de vos sensations personnelles.

« Je n'admets dans la littérature, Monsieur, que celle qui *dégage* et *personnifie l'essence spirituelle et la grandeur morale d'un écrivain.* Je ne puis à aucun degré tolérer l'abaissement voulu des écoles nouvelles, descriptives et naturalistes, où l'exercice de l'œil et de l'observation entrent davantage en vigueur que l'exercice de l'âme même qui est seule digne de nous occuper.

« En matière de forme littéraire, je ne goûte, à vrai dire, que les ambroisies savoureuses faites des fleurs de l'Olympe. N'est-ce

pas ce qu'on verse dans le vase qui fait la beauté et produit l'ivresse de l'amphore. Autrement qu'est-ce, sinon une simple cruche ? Je puis ajouter, que je ne m'attache intimement qu'à ce qui est rare : *les grands esprits, les grands caractères, les grands hommes*. Qu'importe le reste ? »

Barbey cherchait parfois moins à plaire qu'à étonner. Il l'avouait. C'était là son raffinement. Mais il voulait étonner magnifiquement, toujours comme un météore, jamais dans le terre à terre : « Il me convient d'être regardé comme les Alpes, me dit-il en riant, et non comme une vitrine à frivolités au niveau du trottoir. »

Je le trouvais intense comme il était dans sa nature et sa volonté de l'être, et digne des héros qu'il avait imaginés, ce Jean Sombreval, surhumain et si profondément tragique, ce Néhel de Néhon, cet abbé de la Croix-Jugan, ce Chevalier des Touches, qui, tous, sont d'une grandeur shakespearienne et reflètent plus ou moins la valeur aristocratique, l'esprit burgrave et

la puissance d'idéalisme de leur créateur.

Comment un pareil homme aurait-il pu ne pas tenir en maigre estime le petit monde courant des écrivains et des journalistes et souffrir que ces courtiers de l'information et ces cuisiniers de la chroniquette triturée et assaisonnée au goût de l'article de Paris et du *Parisisme*, lui décernassent niaisement et emphatiquement du *Cher Maître* à tout propos et hors de propos :

« Ils me dégoûtent, Monsieur, ces terribles plats pieds ! Qu'est-ce que cela peut bien me faire, à moi, qu'ils me découvrent du talent ? Suis-je leur maître et puis-je les reconnaître pour disciples ? Ils sont vils, rampants, obséquieux et sans dignité. *Cher Maître !* La belle parole ! On ne dit pas plus ces choses-là, Monsieur, qu'on ne dit à une femme qu'elle est captivante, ensorceleuse ou diabolique. On le lui fait sentir. C'est là le délicat, n'est-il pas vrai ? On ne donne à une femme le nom de *maîtresse* que si on l'approcha, la fréquenta et la *connut* dans le sens biblique du mot *connaître*. J'estime

ceux qui *me font comprendre* qu'ils m'aiment, s'ils ont de l'admiration pour ce que j'écris, mais qu'ils se gardent bien de me le dire, avant l'heure où j'aurai pu contrôler la valeur et la sincérité de leur noviciat. »

Cependant, malgré des ironies terribles et des mots d'une insolence toute de morgue patricienne, il rebutait rarement ceux qui lui faisaient visite dans son *Tourne-bride* de la rue Rousselet avec le but intéressé d'un article à obtenir. Toutefois, pour rien au monde, il ne se fût engagé vis-à-vis de ses humbles solliciteurs avant de s'être formé une opinion solidement assise et justifiée sur l'œuvre qui lui était présentée.

Il en choisissait peut-être une à son gré sur plusieurs centaines qui lui parvenaient et les livres rejoignaient les livres dans la fosse d'oubli dont il les jugeait dignes. Il ne s'arrêtait qu'à des ouvrages qu'il sentait devoir piédestaliser ses coléreuses et fulgurantes critiques, sinon faire naître en lui le plaisir de découvrir un talent nouveau et d'en faire valoir les mérites.

Il détestait avant tout les demi-teintes, les talents gris, les esprits en camaïeu, les modérés monotones, dépourvus de ces excès de qualités brillantes, originales, qui l'électrisaient. Il acceptait également bien les audacieux, les blasphémateurs, les révoltés, comme Vallés, ceux qui affichaient leurs tares congénitales ou décelaient effrontément les vertus ou leurs vices.

Il avait le mot amusant, curieux ou pittoresque pour justifier ses dédains de certains romans courants d'hommes de lettres « à gros tirage » et à renommée éclatante et qui étaient déplorablement neutres d'esprit, de jugement et de style :

« Monsieur, ces gens-là écrivent avec de la gomme à effacer. C'est le néant qui plaît au gros public, souvent amoureux de ce qui est vague, flou, inexprimé. Mais là où il n'y a rien, je perds mes droits critiques, Monsieur, je ne puis brandir des foudres dans un désert où il n'y a rien à pulvériser. »

Son silence sur tant de livres dont les premières pages s'adornaient de dédicaces

ruisselantes d'hommages admiratifs et de prosternations d'une indicible humilité, lui fit d'irréconciliables ennemis dans la gent irritable et si outrancièrement vaniteuse des scribes accroupis.

Partout on le battait en brèche. Dans les journaux, dont la porte ne lui avait été qu'entr'ouverte, avec défiance et recommandation de *parler bas*, on le redoutait, aussi bien que dans l'officine des éditeurs où les confrères lui faisaient une guerre sourde, tenace et d'une inique mauvaise foi.

Les romans de ce sincère, hautain et consciencieux gentilhomme de lettres eurent à subir cette inattention du journalisme qui est la basse rancune de ce qui est petit contre ce qui est grand.

C'est que d'Aurévilly, aussi bien dans la fiction que dans la critique et l'histoire, ne pouvait s'intéresser qu'à l'expression d'une personnalité accusée et à la vibrance d'un tempérament original et puissant par ses idées et doctrines, mêmes contraires aux siennes, si c'était vraiment : *Un Monsieur*.

J'aimerais pouvoir mettre en valeur l'abondance et la variété, la logique d'enchaînement, les formes, les rythmes et les couleurs lapidaires que je découvris dans mes premiers entretiens, avec cet extravagant *conversationniste*. Il sautait en selle, tel un écuyer acrobate, sur toutes les idées qui passaient avec une vitesse vertigineuse et il les chevauchait avec une maestria, un brio, un entrain souvent paradoxal, mais toujours endiablé.

Je comprenais que Baudelaire ait osé lui dire :

« Que ne vous engagez-vous chez l'artificier Ruggieri, vous dépassez en éclat tous les feux d'artifices imaginables ! »

Au cours de cette inaugurale entrevue, sous l'étincelante envolée des scintillations de flammes et de fusées de cette causerie pyrologique, il me révéla peu à peu son milieu intellectuel. Il me fit apparaître, grâce à son art de silhouetter les traits sur un fond translucide, les portraits de tous les compagnons de valeur qui avaient fait cortège à sa jeu-

nesse, écrivains ou poètes aristocrates, notoirement oubliés. Tels les marquis de Foudras, de Custine, le comte Hector de Saint-Maur, Roger de Beauvoir, Léon Gozlan, Edelstand du Méril, Jules et Maurice de Guérin, combien d'autres encore dont il avait conservé le souvenir intact et savait en dégager tout le parfum de charme, d'élégance de manières et de distinction morale.

« Ils étaient francs, Monsieur, mâles, élégamment élevés, charmeurs, riches comme les vérités éternelles dont ils reflétaient la splendide lumière. Ainsi que moi, ils portaient, hélas ! en eux, de la conscience, des doctrines et la fougue d'écriture de leur plume ombrageuse savait sauter les obstacles, mais aussi se cabrait devant la bassesse et se refusait aux courses plates. En un mot, Monsieur, tout ce qu'il faut pour ne jamais arriver au but sur le terrain détrempé de notre société pluvieuse, et déliquescente. »

Il me faisait revivre la plupart des

hommes de lettres qu'il avait fréquentés ou entrevus au passage en son âge mûr. Il n'avait jamais pris contact véritable avec Balzac, qui fut son adoration la plus ardente, et c'était pour lui un amer regret.

« Son œuvre était un *Oural de diamants* où je me suis toujours plongé avec ivresse. L'homme, je le vis plusieurs fois : un soir aux *concerts de Valentino* où, écoutant de la musique classique, il me parut *nimbé* ; il portait en effet l'auréole de son génie, c'est pourquoi la vulgarité de ses formes corporelles s'atténuait dans le rayonnement qui émanait de son glorieux visage. Je l'observai encore une autre fois, ayant pris place dans la diligence qui conduisait à Passy, où il habitait alors. Il regardait de son regard aigu comme un scalpel un bourgeois assis en face de lui. *Il le disséquait*, Monsieur ! Il s'était jeté sur cet homme pour absorber sa substance et l'analyser, avec une passion de succube avide. — C'était admirable ! J'en fus médusé. Quel colosse !!! »

Sur Lamartine, Vigny, Mérimée, Lamennais, Chateaubriand, Joseph de Maistre, quels portraits de maître largement brossés et prodigieusement vus, interprétés, signés de son pinceau, il sut m'offrir ce jour-là avec son impétuosité coutumière. Il y mêla même des portraits très vivants par le trait et la couleur de certains capitaines, celui du Duc d'Aumale, de Changarnier, du Maréchal Bugeaud, entre autres dont il me souvienne. Comme je m'étonnais de le voir si curieux de figures militaires :

« J'ai toujours aimé les culottes de peau, Monsieur, et j'ai bien failli les porter. Hélas ! J'en fus empêché par l'intransigeante volonté de mon père. Si, au lieu d'aller faire mon Droit à Caen, j'étais allé faire le coup de sabre en Algérie, — ce qui eut été un droit plus net et plus romain que celui qu'on m'enseigna, — je serais maintenant général, ou bien j'aurais été tué — deux choses qui, au choix, m'auraient été fort agréables, je vous assure. »

Je lui fis observer qu'il était en effet le

parfait prototype du guerrier dans son essence même.

« Je ne le nie pas, Monsieur; la guerre à mes yeux, c'est la vie, malgré la mort qu'elle sème autour d'elle; c'est la vie morale, infiniment plus importante que la vie physiologique. C'est elle qui empêche les peuples exténués de paix, de mollesse et d'abjection diplomatique, de périr gâteux en bêlant d'ennui et de veulerie. Il arrive une heure où le bétail humain se porte de lui-même, presque d'instinct, vers les glorieux abattoirs. »

Je lui exprimai mon irrésistible penchant pour le jeu passionnant de la conversation, surtout avec un partenaire ingénieux aussi suprêmement habile qu'il l'était à relancer la balle. Il sourit. — « Cependant, lui dis-je, de même qu'en escrime, sur la planche où l'on se fend à fond afin de se boutonner, d'un geste rapide comme l'éclair, et ainsi qu'aux échecs, il me semble indispensable de *n'être que deux*, sauf quoi ce n'est plus le dialogue médité, concentré, distin-

gué, agréable à conduire et à faire rebondir à hauteur des partenaires. Cela devient alors le simple et odieux verbiage désordonné, anarchique et qui très vivement dégage la sottise à oreiller que veux-tu !

— C'est bien mon avis, jeune homme, riposta ce fier Sicambre. Dès qu'on est *trois* seulement, voyez-vous, pour tailler bavette, *il y a public*, c'est-à-dire *histrionisme*, inconscient, je le concède, dans les échanges de pensées. Chacun veut plaire alors à ce troisième qui est l'*écouteur* et le jeu est désaxé. Mais si la causerie se développe entre un plus grand nombre, c'est la *foire aux paroles* qui déchaîne la vanité de se mettre en relief à tout prix. Est-on huit ou dix, aussitôt *les oreilles poussent.* » Il se tut un instant, puis reprit :

« J'aime à citer cette opinion du Régent de France qui vécut en une heure où la causerie était véritablement un art qui comptait nombre de virtuoses et de dilettantes :

« La seule chose qui vaille la peine de

vivre, la sensation qui reste fraîche comme l'aurore, quand tout est flétri de toutes les aurores auxquelles nous avons goûté, c'est la conversation d'un homme d'esprit qui sait causer. »

— A vous entendre, interrompis-je, je sens profondément que vous êtes le dernier maître du genre qui restiez dans la noble et haute tradition d'autrefois. J'estime même que vous lui conférez une sublimité qu'elle n'atteignit jamais.

— *Vous êtes orfèvre!...* cher Monsieur, objecta-t-il, mais je consens à vous tenir pour un excellent appréciateur. Je vous dirai donc que j'écris comme je parle, naturellement, et que je parle infiniment mieux que je n'écris. — De cela, j'en ai conscience. — Quand l'ange de feu de la conversation me prend aux cheveux, comme le prophète, ce qui est beaucoup plus rare qu'autrefois, je joue assez bien de mon violon, qui pour moi est la causerie, avec la maestria d'un Paganini. Il y a longtemps déjà, que je décline dans cet art, parce que

la figure humaine ne m'inspire plus ; je la trouve bête, insignifiante, indigne de me mettre en frais pour elle.

« Autrefois, le premier sot venu qui m'écoutait, c'était assez ! — A présent, la vie m'a appris que ce qu'il y a de plus profond dans l'humanité c'est la Bêtise. Ce n'est même pas la scélératesse ; — non ! Je dis bien, c'est la bêtise ! Et voilà comment le mépris s'oppose à l'inspiration. — Lorsque la statue de Memnon ne sentit plus à l'aube, sur sa lèvre de porphyre rouge, le regard flamboyant du soleil, elle devint muette. — Le beau symbole !

Naguère, lorsque j'avais pour conteurs Maurice de Guérin ou Trébutien, je leur parlais *à travers moi*. J'avais coquetterie à faire un *blanc d'épée* en causerie, à tout éblouir et à tout aveugler. — Je n'ai jamais retrouvé, au même degré, l'enivrante sensation de *bien dire*. — Il me reste parfois cet agrément : *l'étonnement* et *le silence* de *tout un salon* en entendant cette chose étrange : une conversation lancée à bride

abattue par-dessus toutes les petites convenances du monde, et les sautant, les unes après les autres, comme les chevaux brillants sautent sans rien heurter et sans rien briser. Mais, bien que je me sente *né* pour la conversation, il devient *bien rare* que mes forces soient encore quadruplées par le désir de plaire. — Peut-être en renouvelant cette entrevue, cher Monsieur, serai-je encore mis en appétit de vous séduire par mon violon oral et sans doute, alors, retrouverai-je mon tremplin. Mais, que sait-on ! Il y a tant de renoncements accumulés en moi ! »

Je pris congé et rendez-vous pour de prochaines rencontres en son logis d'abord, puis chez moi, s'il y consentait.

Je l'entends encore, après ces deux heures de tête-à-tête, me dire avec cette sorte d'exaltation rythmée et pondérée qui caractérisait ses moindres propos si supérieurement ponctués :

« Venez me voir, Monsieur, quand vous le pourrez et le voudrez. Vous me trouverez

heureux de vous accueillir sur ma galère, mais ne venez pas le vendredi ; ce jour-là Monsieur, j'entre en conclave. Je ne fais pas un Pape, puisque, malheureusement, je ne suis pas Cardinal — ce que j'aurais tant aimé être —, mais je fais un article, puisque, malheureusement, je suis journaliste. Or, quand je fais un article, je suis chambré comme un Cardinal pour l'élection d'un pape et vous pourriez me camper deux pistolets sous la gorge que je ne céderais point au plaisir de vous voir, fût-ce même pour grignoter au passage un peu de votre conversation ».

Je lui avais remis un exemplaire de l'*Ensorcelée* pour qu'il y mit une dédicace. En sortant j'y lus ces mots :

« Un livre est parfois un pont d'âme à âme : heureux de vous avoir rencontré au bout du mien ! »

Les *Dédicaces* de d'Aurévilly ; elles forment déjà un grand in-octavo. Elles sont toutes d'une originalité sans adjectif susceptible de les pouvoir qualifier. Mais, combien n'ont pas été recueillies qui sont non

moins précieuses car chacune d'elles reste *unique*, sans réplique, et répond à la personnalité même de celui qui en fut l'objet.

Mes relations affectueusement amicales avec ce noble maître, se prolongèrent plus de dix ans, jusqu'à son heure dernière. Reproduire les innombrables conversations de ce grand chevaucheur d'idées chevaleresques, m'apparaît, on le comprendra, après lecture de ces fragments, une œuvre difficultueuse à tous points de vue.

Pour un tel conversationniste, existe-t-il d'abord, un nombre suffisant d'écouteurs ?

UNE FRATERNELLE ET DURABLE AMITIÉ

Trébutien et d'Aurévilly d'après un récit de celui-ci.

La plus concordante, la plus dévotieuse, la plus spirituelle, et aussi la plus secourable amitié littéraire qu'ait rencontrée sur sa route, J. Barbey d'Aurévilly, fut celle qui l'unit durant près de trente années à François-Guillaume-Stanislas Trébutien, de Caen, son premier éditeur, et, avant tout, son véritable initiateur dans le domaine des lettres.—Trébutien fut une des dernières et des plus étranges

physionomies de bénédictin lettré, dans le sens laborieux et ascétique du mot, que la seconde partie du dernier siècle nous ait permis d'observer.

Trébutien et Barbey d'Aurévilly se connurent à Caen aux environs de 1830, alors que celui-ci, sortant du collège, faisait son droit, selon son expression, beaucoup plus volontiers à genoux au bas de la robe des femmes qu'à l'Université. C'était alors, pour le peindre à sa manière, « un petit vampire aux yeux suceurs à vide qui n'a encore touché à rien » et qu'un médaillon de Finck, qu'il conserva toujours, représente, beau comme le jeune Byron et pâle comme le sombre Rolla.

La longue liaison de Trébutien et de l'auteur de la *Vieille Maîtresse* me fut contée certain soir, au sortir du vieux Cirque des Champs-Élysées, à un de ces soupers au cabaret, dont il raffolait, même lorsqu'il devint octogénaire.

J'entends encore dans mon souvenir la voix prenante du gentilhomme valognais,

fièrement timbrée et qui s'accentuait d'une si divine mélancolie lorsque les échos du passé résonnaient en lui.

Cet art de diction qui plus jamais ne m'apparaîtra désormais aussi supérieurement exprimé, cette façon de conter, spécialement propre à ce grand animateur de la causerie, s'est imprimée en ma mémoire si nettement que je pense pouvoir m'essayer à reproduire son monologue, dépouillé hélas de sa couleur vocale et de la mimique extraordinaire de ses gestes. — C'était au dessert, à l'heure où il caressait sa *Maîtresse rousse*, comme il disait, en montrant le petit verre de rhum réchauffé dans sa dextre. Il ne fumait jamais et parlait d'autant mieux.

« J'étudiais mon droit à Caen, mon jeune ami. C'est là que mon père, craignant les excès d'une fougue intraitable m'avait envoyé, afin d'éviter que je ne fisse des folies à Paris, ou bien que je devinsse un homme politique, ce qui était l'impardonnable infamie à ses yeux !

« Mon droit ! Il s'agissait de préparer *mon droit* ! — Quelle ironie pour moi qui rêvais alors, mon cher, la vie à gauche, côté du cœur, l'existence passionnée, fringante, vibrante, même cahotée, pleine d'un bruit essentiellement militaire, un tumulte de charges endiablées et de sonneries éclatantes, avec le faste attirant d'uniformes empourprés et d'aiguillettes d'or sautillantes dans le galop des purs-sang.

« Je devrais être aujourd'hui, Monsieur, *le Maréchal d'Aurévilly* ! Quand on sent en soi des torches allumées, il est triste de faire des économies de bouts de chandelles dans une cité provinciale. Je m'ennuyais donc ferme à Caen, en dépit d'une société des plus distinguées que j'aurais pu y fréquenter. Je me sentais vraiment isolé devant moi-même et j'en étais réduit à chercher logiquement à me plonger dans une houle accaparante de lectures forcenées.

« J'avisai non loin de la Place Royale ce qu'on nommait autrefois un *cabinet littéraire* et, tandis que je bouquinais, le

libraire, tête de Siméon-le-Stylite, œil vif et profond, front remarquable, me parla avec intérêt et savoir. Je fus frappé de l'accumulation intelligente, méthodique et ordonnée de son érudition. C'était un homme maigre, à l'allure pénitente, comme un Père du Désert, avec une jambe repliée, le pied en l'air... une jambe ankylosée, déconcertante, infernale... qui m'oppressait rien qu'à la contempler.

« Malgré la différence de nos apparentes conditions, nous conçûmes, dès le début de cette rencontre cette ardente sympathie, cette réciproque intellection que rien ne vint démentir pendant trente années consécutives d'échanges d'idées entre nous.

« Monarchiste et religieux, d'un catholicisme de fer, Trébutien avait édité chez Dondey-Dupré à Caen, dès 1826, des *Contes persans* et des *Contes inédits des Mille et une Nuits*. Il connaissait et pratiquait déjà les purs érudits philologues, les Francisque Michel, Leroux de Lincy, Jubinal, Julien Travers, et autres archéologues de lettres.

Il eut l'audace de fonder cette *Revue de Caen*, qui n'eut qu'un seul numéro et dans laquelle parut *Léa*, mon premier *essai* dans la nouvelle littéraire, que je signai alors simplement Jules Barbey.

« Trébutien se fit l'éditeur, à petit nombre d'exemplaires (trente ou trente-cinq), de ces ouvrages ou plaquettes que, vous autres bibliophiles, vous recherchez avec tant de soin et qui s'intitulaient : *la Bague d'Annibal*, *Trente-six ans*, œuvre introuvable, *Deux Rythmes oubliés : le Laocoon* et les *Yeux caméléons*, et les *Poésies*, recueil de jeunesse que je lui dédiai. C'était une restitution, car il savait éditer comme Benvenuto Cellini ciselait, et il taillait mes cailloux comme on taille les diamants faits pour une Couronne.

« J'étais déjà digne alors du surnom de *Lord Anxious* que je me suis décerné depuis, car sur la question des corrections typographiques, je me sentais obsédé par les coquilles, tyranniquement angoissé par l'erratum. Mais Trébutien était là; rien

n'échappait à son œil étonnant de typographe. Ce fut en causant avec cet érudit qui devint si rapidement un ami idolâtre et prodigieusement dévoué à tous mes intérêts littéraires, que je conçus l'idée d'une série de romans sur les guerres de la Chouannerie. Ce fut lui qui obligeamment me fournit mille documents précieux relatifs à cette *Histoire des Chouans dans le Cotentin*, sur laquelle je pensais fixer les rayons bleus de mon imagination. Je ne persistai point cependant dans cette voie ; la vie est plus forte que nos projets dont Dieu se moque, car la Providence n'en tient aucun compte. Après la publication du *Chevalier des Touches* et celle de la *Première Messe de l'abbé de la Croix-Jugan*, titre un peu long qui devint plus tard l'*Ensorcelée*, j'arrêtai mon épopée de la chouannerie que j'avais conçue sous le titre de l'*Ouest*.

« Après un stage assez long à Caen, poursuivait Barbey d'Aurévilly, — (avec le geste familier qu'il aimait, élevant sa main si délicatement aristocratique, l'index replié à hau-

teur de ses lèvres, afin de soutenir et souligner sa parole) — après un temps trop considérable à mon gré dans cette capitale normande, je vins enfin à Paris, pour y gaspiller les quelques livres parisis, bien mesquines ressources que me laissait un vieil oncle à héritage.

« C'est alors que j'écrivis régulièrement et fréquemment à Trébutien, — (qui, lorsque je ne fus plus là pour animer son esprit, s'ennuyait mortellement dans sa solitude à Caen), cette formidable série de lettres qui, réunies en copie de sa main, forment plus de trente volumes in-quarto et dans lesquelles j'ai versé le meilleur de moi-même sur les hommes, sur ma vie intérieure et extérieure principalement et sur tous les événements de ce temps.

« Cet incomparable Trébutien ne semblait vivre que par mes lettres qu'il recopiait pieusement, car cette correspondance était devenue la communion spirituelle de ce fanatique d'amitié. J'étais pour lui le soleil, la lueur divine attendue qui arrivait brillante et

chaude dans cette lucarne de savant et je mettais mon amour-propre à ne pas manquer le courrier qui devait alimenter la ferveur de cet ardent camarade, de ce véritable *alter ego* de mes pensers les plus intimes.

« Trébutien s'en fut à Londres par la suite pour des recherches. De là, il passa par Paris où il séjourna pendant quelque temps non loin de moi ; puis il fut contraint de s'en retourner définitivement à Caen pour y retrouver les siens et y gagner sa vie.

« Je vous ai dit notre rupture. Je dois maintenant vous expliquer notre brouille, mon cher ami, — ajoutait lentement l'exquis causeur, dont je rends malaisément l'éblouissement de la phrase et de la diction. — Cette explication nécessaire, ce fut la venue si imprévisible, dans la vie de ce pauvre érudit, d'une femme... La femme d'un professeur de droit, une affreuse coquine, un monstre de bassesse et de perfidie, que mon malheureux frère d'âme eut le malheur d'aimer sans mesure jusqu'à l'adoration, à la folie.

« Trébutien avec son infirmité terrible

était doux, timide, modeste, craintif, presque hostile à tout contact humain. Il se montrait d'apparence sauvage, mais sous cette figure figée, froide, rébarbative, il dissimulait un brasier ardent, attisé par des désirs d'enfer. C'était un moine qui se jugeait d'une chasteté durable, mais un de ces moines italiens comme sont ceux qui se font voir chez Bandello, Pogge et Firenzuola. Il dévorait en silence les ardeurs de sa virilité, mais il n'en était que plus brûlant, enflammé craquelé par la passion. Parfois, n'y tenant plus, il s'aventurait à la porte de quelque fille, pensant parvenir à s'éteindre, à se doucher, à cesser d'arder comme un tison d'enfer, mais, aussitôt devant le seuil du paradis artificiel, il demeurait penaud, craintif, hésitant ; il n'osait pas agiter la sonnette de l'accoucheuse. Il se sentait pris d'effarement ainsi qu'un patient à la porte du dentiste. Il battait en retraite, le malheureux, emportant sa fournaise qui ardait plus que jamais et incendiait férocement l'âme et les sens de cet inextinguible luxurieux.

« Or le pauvre bibliothécaire municipal de Caen, — car il l'était devenu, je dois vous le rappeler, — finit par se rapprocher de sa bacchante et à vivre dans l'intimité de cette femme qui, indigne épouse d'un universitaire peut-être complaisant, avait une âme de bourreau d'inquisition. Elle vit ce pauvre être en ignition d'un œil froid et pervers et ne lui consentit pas la moindre faveur. Cette coquette affola ce coq qui, de désespoir, avalait sa crête. Elle se plut à tisonner diaboliquement cette braise ardente, à la retourner, à exaspérer cruellement son embrasement, afin d'en voir jaillir des flammes intenses et, quand cet être humain fut rouge et transparent comme un poêle de corps de garde, elle s'enfuit, effrayée de l'incendie qu'elle avait allumé, et, sans doute, fière de ce martyr qu'elle avait si effroyablement retourné sur un gril de Saint-Laurent.

« Trébutien devint fou de douleur, fou à se détruire. Nous jurâmes ensemble de chercher à le venger de tant d'impitoyable cruauté.

« Ce fut dans ce but que j'écrivis les *Bottines bleues*. J'expulsai hors de moi ce *Rythme oublié*, à la manière d'un volcan qui rend sa lave dans un vomissement tout grondant et plein de secousses, comme si j'avais été l'*Etna personnifié*. Je pensais à la grimace que ferait le monstre lorsqu'on lui présenterait cette coupe de vitriol bleuâtre... Mais hélas ! Trébutien amoureux, qui était devenu un être affreusement pusillanime et faible, revit bien vite cette vaniteuse sans cœur. De nouveau ensorcelé par cette odieuse bougresse, il se refroidit rapidement à mon égard et j'en conçus une infinie détresse, mon cher ami, me sentant incapable de lutter contre la perfidie de cette infâme créature.

« Peu après, à propos de la publication des *Lettres d'Eugénie de Guérin*, la guerre devait m'être déclarée injustement de sa part. Il prétexta de mes relations avec Poulet-Malassis qu'il traitait d'éditeur pornographe alors que celui-ci s'offrait de publier les œuvres de Guérin. Il se prit à me traiter

indignement, me prodiguant mille termes blessants, m'accusant de m'encanailler, de me débaucher, de vivre dans un monde dissolu et ignoble. Que sais-je encore ! Tout lui était prétexte à me discréditer de façon inqualifiable.

« Il était fou ! fou ! archi-fou, Monsieur, monté contre moi à un degré d'aveuglement indicible par cette abjecte et damnée péronelle. Il me montrait mieux que de la colère, presque de la haine. Lui qui avait été pour moi un ami tutélaire dont la bonté, la compréhension, l'obligeant dévouement passaient toute expression. Il était mon ennemi... Est-ce croyable !

« En dépit de mes tentatives conciliantes, il me renvoya, comme une maîtresse bafouée, mes lettres et mes portraits sans même me répondre. Puis il s'efforça de me nuire gravement auprès de l'héritière des deux Guérin, frère et sœur.

« Cette héritière était une provinciale très bornée, sorte de vieille dévote à chauffe-rette, assez faible d'esprit et influençable

comme girouette à tous les vents de passage.

« Elle donna carte blanche à Trébutien pour s'occuper de la publication que nous avions préparée en commun. C'est ainsi que Sainte-Beuve fut chargé, en mon lieu et place, d'en écrire la notice, et que le livre fut publié chez Didier, sans que j'y prisse la moindre part, après l'avoir prôné, élevé, et être parvenu à obtenir et à classer tous les documents les plus précieux.

« J'avais mûri cette publication, ainsi qu'il m'était habituel de mûrir, dans une lente incubation, mes propres œuvres personnelles. Je souffris cruellement, vous le pensez, de tels procédés ; j'en souffre encore après plus de vingt années, mais de tout ce qui fut tenté rien ne parvint à nous réunir de nouveau Trébutien et moi dans cette douce affection d'autrefois.

« Le proverbe arabe est profond qui dit : « Quand la corde est cassée, il ne sert point de la raccommoder, le *nœud* reste toujours sensible au toucher. »

« Longtemps après — singulier contraste

des hommes et de la vie — Jules Vallès, qui avait fait une incursion jusqu'à Caen, essaya de nous réunir et de nous réconcilier; il me dit que Trébutien pleurait sans fin sur notre rupture, qu'il se frappait la poitrine, s'en attribuait tous les torts et me suppliait de revenir à lui. A mon tour, je fus inflexible. Sa folie aurait assurément recommencé sans tarder. Jamais je ne le revis!... Il mourut en 1870, l'année de la guerre, d'une goutte remontée au cœur, en écoutant un sermon dans une église de Caen. »

Ainsi me fut contée rapidement l'histoire de ce long commerce de pure amitié intellectuelle avec Trébutien, par le cher vieux d'Aurévilly, qui avait les larmes aux yeux, en évoquant le souvenir de cette liaison admirable par sa sincérité, sa profondeur, sa durée et qui domina pour ainsi dire toute la vie morale, je dirai même sentimentale, de Barbey d'Aurévilly. Je n'ai fait qu'en atténuer les détails et en concentrer le débit.

Ce fut alors que ce maître gentilhomme normand eut pendant cette période de son existence de grands déboires, de profondes tristesses, d'amères désillusions et de pressants besoins d'argent. Il sut supporter ces nids d'épines avec la plus haute dignité et la plus courageuse sérénité.

« J'ai parfois songé, en ces heures pitoyables, m'avoua-t-il, tant ma débâcle morale s'accentuait, à me brûler la cervelle. Mais, ajoutait-il d'une voix plus éteinte, ce n'est pas l'idée de Dieu qui m'en détourna, ce fut *la foi que j'avais en moi*, et si j'ai repris conscience de ma fierté, c'est que j'eus la devination qu'en me faisant sauter la cervelle, *je détruirais un cerveau pensant.* Avais-je le droit de cet anéantissement? »

*
* *

Les lettres de d'Aurévilly à Trébutien ont été publiées en deux volumes. Elles ont un éclat d'improvisation, une saveur d'érudition, une allure débridée vraiment géniale

dont on ne saurait fournir une suffisante et caractéristique image expressive.

Il faut lire les deux in-octavo qui les contiennent pour concevoir une juste mesure de ce rude homme et prendre conscience de sa vie intellectuelle à travers l'éclairage des événements, qui, comme des ambiances sombres ou éclatantes, agissent tout à l'opposé sur une personnalité essentiellement soumise aux chocs des idées et aux contingences de la pensée. Ce qui se dégage de cette lecture c'est que d'Aurévilly est, à n'en pas douter, le plus remarquable grand épistolier du XIX^e^ siècle.

On comprend que, lorsqu'il relut, vers 1856, le recueil de tous ses envois à Trébutien, il ait pu s'écrier dans un juste accès d'orgueil : *« Appuyé là-dessus, je puis désormais attendre les sourires de la gloire tardive. »*

Il aimait à dire à propos de ces 427 lettres, écrites de 1833 environ à 1856, que c'était *la plus belle plume tombée de son aile*, et il ajoutait : « Le meilleur de moi est dans ces

lettres où je parle ma vraie langue, en me contrefichant de tous les publics. »

Barbey, à la date de Novembre 1852, écrivait à son très cher Trébutien :

« Ma gloire (si je deviens célèbre) et mon bonheur (si je reste obscur) ne sera pas d'avoir écrit de telle ou telle manière, mais d'*avoir eu un ami comme vous.* La place que je tiens dans votre vie, moi seul la connais, et cela vaut la peine de vivre. La Fortune, cruelle à l'endroit de mes ambitions, m'a vengé par le bonheur des sentiments. J'ai eu un écrin d'amis — (je ne parle pas de l'écrin des maîtresses) — mais vous êtes le Régent de mon écrin. Tout ce qui a un cœur me l'envierait. »

Ainsi m'apparut et parla, Jules Barbey d'Aurévilly, chevalier de l'Idée et Connettable des Lettres !

TABLE

TABLE

Sous la lampe votive 5
Le gentilhomme de lettres 7
Son costume 23
Barbey conversationniste 43
Une fraternelle et durable amitié . 71

Ce livre, U de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 20 février 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

FRANGES

Copyright by Jean-Louis Vaudoyer, 1927

L'ALPHABET DES LETTRES

FRANGES

PAR

JEAN-LOUIS VAUDOYER

V

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

Parfois, dans le cœur de l'été,
Un jour gris fait croire à l'automne :
On dépend alors du passé.
Tout l'avenir, on l'abandonne.

Le lendemain, le soleil luit.
Il décourage les fantômes ;
Et l'espérance vous conduit
Sur le seuil d'un nouveau royaume.

La plupart de ces vers sont nés
Des relâches de l'espérance.
Entre deux bals, les airs de danse
Ne sont pas toujours des airs gais.

I

Le passé traîne dans ses franges
Des feuilles sèches et des fleurs,
Des oiseaux morts, des plumes d'ange,
Des rubans que la poudre mange
Et des billets trempés de pleurs.

Malgré tout ce que tu possèdes
(ce bonheur stable et continu),
Parfois, vieux complice, tu cèdes
Au morne attrait d'avoir vécu.

Les Lazares de ta mémoire
Geignent un peu dans leurs tombeaux.
Tu te penches dans l'ombre noire
Vers ces soupirs, vers ces sanglots.

Ce qui fut toi est toi encore
Et demain encor le sera.
Ces spectres que le temps dévore
Il faut bien que tu les honores :
Tu n'as plus l'âge d'être ingrat.

II

Je n'ose guère ouvrir la porte
A la pâle nuit de printemps :
Je sais quand s'éveillent les mortes
Au fond des vieux cœurs mécontents.

Je suis guetté par des fantômes
Aux carrefours de mon passé.
Le souvenir de son royaume
Hante le roi dépossédé.

Ce soir l'odeur d'héliotrope
Qui fait l'haleine du jardin
Me montre tes yeux d'antilope,
Nos vingt ans, ton cœur enfantin.

Tes beaux regards, lents et tranquilles,
Ont posé si souvent sur moi
Leurs fines caresses tactiles,
Plus douces que celles des doigts.

Moi je feignais d'être insensible
Pour mieux déguster ces regards.
J'étais blessé comme une cible
Et satisfait comme un lézard.

Hélas ! chaleur de ma muraille !
Belles fêtes de mon matin !
Il encense des funérailles,
L'héliotrope du jardin !

III

J'écoute encor la mer au fond du coquillage
Où j'écoutais la mer lorsque j'avais dix ans.
Je te vois ! Je te vois, ineffable rivage
Où je devais, jadis, aborder promptement !

Alors dans l'aube un mousse inventait les Sirènes.
Elles ne chantaient pas : qu'il les entendait bien !
Chaque vague brillait comme un manteau de reine;
Et les reines guidaient les rêves des marins.

« Je te donne Cythère, Eldorado, Golconde ;
Les continents secrets où l'homme devient dieu... »
Coquillage menteur qui promettais le monde,
Il croit toujours en toi, l'enfant devenu vieux.

IV

Je ne sais plus du tout son nom. Je vois sa bouche :
Ce rire qui montrait de si petites dents ;
Ce bras moelleux et blanc, que je crois que je touche
Et ses cheveux défaits qui parfument le vent.

V

Tu es belle. Tes yeux lui font mille promesses
Que bien probablement ne tiendra pas ton cœur.
Ta vie est devant toi. Toute ta vie. Ah! laisse :
L'ombre qui va venir te cachera sa peur.

VI

Dans tes bras chauds où court un jeu de veines bleues
Je vis, dormant, de grands oiseaux apprivoisés.
Ils étaient tous si confiants, si bien logés
Que l'on ne sentait plus battre leur cœur de plume.
Tu te penchais sur eux, parfois; et l'on voyait
Ton haleine flatter le virginal duvet.

VII

Tes yeux parlaient : « c'est toi que j'aime... »
Mais je n'écoutais que ta voix :
« Je file à la fin du Carême... »
Hélas ! où allais-tu, sans moi ?

Il arrive que ma mémoire
M'oblige à revoir brusquement
Parmi les feux d'une autre *gloire*
Ton visage intact et brillant.

Tes mains que je n'osais pas prendre
Posent leur fraîcheur sur mes yeux.
L'un de tes regards (le plus tendre)
Éclipse un instant d'autres feux.

Tu n'es plus là. Tu es partie.
Je ne te reverrai jamais.
Tu as ta vie, et j'ai ma vie.
Je t'ai aimée ; et tu m'aimais.

Ce soir, dans ta maison, ta ville,
Dans ton calme de tous les jours,
Tu dors engourdie et tranquille
Plus morte encor que nos amours.

VIII

Près de ces prisonniers dont tu rivas les chaînes
Surveille l'horizon, guetteur, « de tous tes yeux ».
Un petit cavalier vient du fond de la plaine,
Au galop. Qu'il est loin, noir sur l'horizon bleu !

Il approche. Bientôt, tu verras son visage.
Déjà ses beaux cheveux brillent dans le levant.
Ah ! tu lui ressemblais quand tu avais son âge !
C'est toi ! Tu viens à toi du fond de tes vingt ans !

...Mais tu fermes les yeux. Le mirage s'efface.
Rejoins tes prisonniers dans leur morose nuit
Et compte tristement les rides de leur face
Sur l'eau de ce Léthé où le temps les conduit.

IX

L'amour te l'a donnée, un soir, voici longtemps.
Tu me parles toujours d'un ruisseau sous les branches.
Au-dessus du ruisseau, près de toi qui te penches,
Ce visage enfantin, c'est celui du printemps.

Son cœur peureux battait comme un oiseau sauvage.
La lune visitait doucement le bois noir.
Voici longtemps, l'amour te l'a donnée, un soir ;
Chère fleur ! Où brille à présent le cher visage ?

X

Les flammes du passé font une cendre épaisse.
Tout ce que j'ai de toi colle aux parois du cœur.
Je crains de dénombrer les morts d'une déesse
A l'âge où les vaincus enchaînent les vainqueurs.

Notre « chanson d'amour » élève une eau plaintive
Dans un salon désert que son fantôme a fui.
Les rubans des bouquets traînent à la dérive
(bouquets blancs qui mouraient dans de plus blanches n

« Nous n'aurons plus vingt ans » redit la femme mûre
Entre son long passé et l'avenir trop court.
— A vingt ans le bonheur est une sinécure...
— Le bonheur nous charmait sous son faux nom : amo

Je te parlai de moi. Tu ne sus pas m'entendre.
Ce que je n'ai pas dit, tu l'as presqu'oublié.
Les mots qu'on grave tôt sur la chair d'un cœur tendre
Ou restent à jamais, ou sont vite effacés.

J'ai tout gardé de toi. Je ne suis pas plus riche,
Avec mes souvenirs, que toi, avec l'oubli.
L'aveugle, au soir tombant, compte avec son caniche
Les dix sous du passant qui vont payer sa nuit.

Nous vivrons désormais des hasards de l'aumône.
Nos trésors ont coulé comme des galions.
Les rois découronnés qu'on a chassés du trône
Finissent dans l'exil, la mort ou la prison.

XI

Restons sur les pentes du songe
Comme un voyageur paresseux.
Une invisible et douce éponge
Lave les souvenirs douteux.

Nous n'avons plus dans la mémoire
Que des paysages parfaits.
Elle est morte, la couleur noire.
Le ciel est pur comme du lait.

Radieux sommeil peuplé d'anges,
De durables illusions !
La belle peau d'or des oranges
Brille moins que ces visions.

L'amour ressemble à l'espérance.
Le désir survit au bonheur.
L'on n'entend plus de dissonance
Lorsqu'un cœur touche un autre cœur.

Suivons le courant de ce rêve.
Beau fleuve, où vas-tu nous porter ?
— Hélas ! l'athlète Jour soulève
Les poids de la réalité.

XII

Je me suis promené dans Sienne
Pendant qu'elle dormait sans moi.
Chère ville, ô magicienne,
Me voici, moins fier qu'autrefois.

L'illusion dans ma belle âme
Pèse moins que le souvenir.
Je viens ranimer à ta flamme
Les amours que je vis mourir.

A l'hôtel, dans la haute chambre,
Je ne laisse plus, endormies,
Ces jeunes fleurs de rose et d'ambre
Dans leur chaleur épanouies.

Jadis une rêveuse ardente
Disait nos secrets à la nuit.
Pourquoi veux-tu que je te mente?
Je suis seul. La dormeuse a fui.

Je rôde seul dans Sienne vide
Autour du dôme noir et blanc.
A l'hôtel, sous un drap livide,
L'ombre d'un amour mort m'attend.

Je me perds dans un noir dédale,
Je n'y croise qu'un promeneur :
Le passé, qui de sa sandale
Soulève ta cendre, ô bonheur !

XIII

Ton nom rôde dans ma mémoire,
Ton cher visage, tes soupirs.
Le souvenir me verse à boire
Ses plus perfides élixirs.

Ces breuvages au goût de lie
Te montrent à moi, qui t'aimais,
Comme une flottante Ophélie
Dans l'entre-deux-eaux du marais.

Redis ta plainte quand tu passes.
Tous tes baisers ne sont pas morts.
Explorons les vieilles impasses
Où nous guettent de vieux remords.

Pénétrons dans ces zones d'ombre.
Est-ce ton cœur qui bat ainsi,
Ou le mien ? Je le sais, chère Ombre,
Tu m'aimais. Je t'aimais aussi.

Je l'ai su trop tard pour le dire.
Si tu m'écoutais maintenant
Je le verrais enfin sourire,
Ton visage de revenant!

*
* *

Mais la vorace nuit te mange.
Tu redescends dans ton passé
Plus pure et plus vague qu'un ange,
Et dans mon cœur découragé

Je sais qu'avant l'aube prochaine
Tes yeux, ton visage, ton nom,
S'effaceront, chère Ombre vaine
A qui je demande pardon.

*
* *

Avant que se taise ta plainte
Crois à l'amour que j'eus pour toi,
Puis comme une colombe atteinte
Va t'en mourir au fond des bois.

XIV

La liqueur du soleil débordait des iris
Comme des filaments de miel.
Après l'ombre et ses caps on voyait des tapis
De sable, plus blancs que le sel.

On voyait les cyprès, qui dormaient tout debout,
Au-dessus d'une vigne folle.
Les ajoncs crépitaient comme l'huile qui bout.
Le feu du ciel mangeait Fiesole.

Les lézards verts filaient sous les genévriers.
Cette Anglaise qui loge aux « Lunes »
Lisait Ruskin avec le soin approprié.
Toi tu montrais tes jambes brunes

Et tu montrais aussi tes pieds nus, moins hâlés
Que tes jambes. Dans tes chaussures
Tes bas dorés dormaient, soigneusement roulés.
Nous nous gorgions de figues mûres.

XV

Une agilité menaçante
S'empare de mon cœur, ce soir.
Hélas ! ma mémoire imprudente,
Vous risquez-vous à la revoir ?

Elle avait une bouche fière
Qu'un sang somptueux pavoisait.
Les fêtes que fait la lumière
De ses vastes yeux dépendaient.

Ses mots rares sur le silence
S'imprimaient comme des sceaux d'or.
Où donc est-elle ? Quand j'y pense
Je crois bien que je l'aime encor.

Tranquille et plutôt taciturne
Elle riait dans le plaisir
Pareille dans l'éther nocturne
A l'étoile qui va jaillir.

Fuyante étoile ! météore !
L'ombre est déserte maintenant.
Et moi, comme un vieillard, j'honore
La poussière de mon printemps.

XVI

Les rayons s'aiguisaient sur le courant. Les branches
S'aiguisaient entre l'ombre et le jour sur le ciel.
Je voyais ton regard presqu'immatériel
S'aiguiser pour franchir le mur de tes mains blanches.

Comme un encens, le bruit des cloches s'exhalait.
Le gamin qui lançait des cailloux dans la vase
Se lassa. Plus visible à peine qu'une gaze
De l'Arno presque mort l'humidité montait.

L'automne avec l'amour rompait une alliance.
De nos cœurs mûrs comme les fruits de la saison
Un suc amer et lent coulait. La trahison
Naissait en nous, appât sournois de délivrance.

Alors d'un arbre sec un oiseau s'élança.
Rien ne pouvait le retenir. Vous qui le vîtes,
Vous avez dit : « L'oiseau s'en va vers d'autres gîtes,
Comme ton cœur, comme mon cœur... » Tu t'en allas.

Me revoici sur ce quai noir. Bien des années
Dorment dans des cercueils moins faits d'or que de p
Hélas ! où donc es-tu, toi dont me dit le nom
L'écho qui hante encor ces rives désertées !

XVII

Un essaim d'étoiles meurtries
Encombre doucement le ciel.
Où sont tes baisers ? Et le miel
Qui dorait tes épaules nues ?

De grands poissons de vif-argent
Folâtrent dans des filets roses.
Ah ! que tes jambes étaient blanches
Dans le soir frais comme un enfant !

La saison dressait les abeilles
A convoyer tes belles mains...
Ce bruit sec du vent dans la paille !
Les prés ont donné leur regain.

Nos pauvres amours sont bien mortes.
Je ne sais plus sous quel ormeau
La mousse verdit un tombeau
Beaucoup trop vaste pour leurs cendres.

XVIII

Elle ajoutait : « Je voudrais rire
Puisque d'après toi le bonheur
Ne s'exprime que par le rire.
Mais permets-moi de te le dire :
Renonce à croire que le rire
Soit à tout coup l'enfant du cœur. »

XIX

Sans couleur, presque sans substance,
Filigrane secret et pur,
Tu m'avertis de ta présence,
Ombre d'une ombre sur le mur.

Fragile, pâle, exténuée,
Ta voix est l'écho d'un soupir.
Ton visage est une buée
Q'un peu de soleil fait mourir.

C'est toi. Tu es toujours la même.
Ton royaume est tout mon passé.
Que tu es loin et que je t'aime,
Spectre tenace et préservé!

Douce perle! Orient! Richesse!
Astre argentin de mes vingt ans!
Comme tu brilles, ma jeunesse,
Dans l'éclat mort de ces feux blancs!

XX

Le soleil de l'été verse l'or sur les chênes
Et le bleu de l'étang est plus vif que l'azur.
— Dans le parc, à l'ombre du mur.
Est-ce l'heure où tu te promènes?

J'ai jeté des cailloux dans les noires citernes.
Ils font, en blessant l'eau, des bruits rafraîchissan
— Vois-tu, légers et bondissants,
Les papillons blancs des luzernes?

Le mois prochain sera le paresseux Septembre.
Le tilleul perd sa graine et le prunier son fruit.
— Ton regard sera-t-il séduit
Par les pesantes grappes d'ambre?

Tu préfères les bois quand l'automne les teinte,
Et la brume fait bien, trouves-tu, sur ces bois.
— La cendre ainsi voile parfois
Une flamme jamais éteinte.

XXI

Une petite fleur de laine
Ornait les pentes du chapeau.
Une toute petite peine
Dévidait son court écheveau
Entre le cœur et les paupières.
Moins que de sa fraîche beauté
Tu te souviens ce soir d'une larme furtive
Qui sèche au bord de l'œil avant d'avoir coulé.

XXII

Chaque églantine est un peu d'elle.
Chaque année, en mai, je la vois.
Elle n'était pas vraiment belle.
Elle était pâle. — Je le crois :
J'ai vu dans l'eau de ses prunelles
Presque son âme, une ou deux fois.

XXIII

Ce mur si nu portait son ombre.
Elle a dormi dans ce grand lit.
Je ne la verrai plus descendre
Par le mauvais escalier gris.

La concierge d'alors est morte.
Morte elle aussi (peut-être) et moi
Suis-je encore vivant quand je tire la porte,
Quand je crois qu'elle vient et crois que je la vois ?

XXIV

Le passé est-il toujours triste ?
Tu ris ce soir dans mon passé.
Souple et vaste rire égoïste
Qui jadis m'a tant tourmenté !

Vingt ans plus tard, il ressuscite.
Il ne me fait plus du tout peur.
Ah ! comment pouvais-je être triste
Avec ton rire dans le cœur ?

XXV

Tu me faisais beaucoup de peine
Et je détestais ta gaîté.
Maintenant ma mémoire est pleine
De tes grands rires nouveaux-nés.

Ces grappes, ces bouquets de rires
Pavoisent un cœur indolent
Qui songe aux drapeaux que déchire
Le vent sur les vieux bâtiments.

XXVI

Je t'attendais le soir à la Porte des Ternes.
Fiacres guettés de loin. Promesses des lanternes.

Parfois tu venais tard ; peut-être pas exprès.
Rapides baisers pris sur un visage frais.

Tu te plaignais du froid. Les brumes de décembre
Cherchaient dans ta fourrure à vaincre une odeur d'a

Voici la pharmacie aux bocaux de couleur ;
Le marchand de marrons et le marchand de fleurs.

Un soir j'ai dû te dire : « ... il faut que tu l'entendes ;
Mais ce n'est plus Garden qui chante Mélisande. »

Barrières de l'octroi. Fortifications.
Les adjudants rêvaient devant les bastions.

Tes chapeaux à grands bords étaient riches de huppes.
Pour quitter les trottoirs tu relevais tes jupes.

Nous allions du côté de la Porte Maillot.
(que pouvaient vendre alors tous ces marchands d'autos?)

Tes cheveux étaient longs et ta taille à sa place.
Parfois tu me lâchais pour le Palais de Glace.

Nous nous sommes beaucoup aimés. Dans ce temps-là,
On n'avait pas construit l'Hôtel Astoria.

J'aime le souvenir de ces époques nues.
Où vis-tu maintenant et qu'es-tu devenue?

XXVII

La fille de Chéret, la dame de Mucha
Luttent dans ma mémoire à savoir qui vivra.

L'une, qui danse et rit, frappe un tambour de basque
Les feux de l'arc-en-ciel illuminent ses frasques.

L'autre, parmi les paons, les palmes et les lis
Tend, en les contournant, ses longs bras vers mon lit

L'une me dit : « J'aimais les idylles faciles.
« Souviens-toi de Meudon et du Père Tranquille.

« Je me suis appelée Aline et Maria.
« La petite Roberte aux yeux d'ange, c'est moi. »

L'autre me dit : « Jadis, j'orientais tes songes.
« J'avais alors pour toi les attraits du mensonge.

« Pendant un an ou deux je fus au goût du jour.
« Tu froissais en tremblant mes robes de velours.

« Tu es honteux de moi, ce qui n'est pas très brave.
« J'ai toujours les yeux pers et mes bijoux moldaves.

« Souviens-toi de mes noms symboliques et beaux. »
L'autre dit : « Tu aimas mes légers oripeaux,

« Mes escarpins vert vif, mes vives castagnettes.
« Je fus l'occasion de tes premières dettes.

« Comme je t'ai fait rire ! Et comme je riais ! »
L'autre reprend : « Et moi, tu sais ce que j'étais :

« Thaïs et Gismonda, la Princesse Lointaine,
« Sarah Bernhardt brodant d'opales ses mitaines. »

La fille de Chéret baissa son bas ponceau :
« Retrouve la couleur et l'odeur de ma peau ;

« Nos lestes nuits d'amour au quartier Montparnasse ;
« Le café du matin dans une seule tasse. »

La dame de Mucha : « Renifle cet encens.
« Tu fuyais près de moi les bas plaisirs des sens.

« Nous allions le dimanche à l'orchestre Colonne.
« *Quoi ? tu ne connais plus, ingrat ! ton Hermione ?* »

Elles eussent longtemps poursuivi cet assaut.
Mais tu les fis sauver, belle de Picasso,

Et je suis désormais (c'est peut-être une fable)
Prisonnier de tes mains molles et formidables...

XXVIII

Les ombres dans ton cœur s'éveillent et gémissent,
Les lignes du passé assiègent l'horizon
Et celle qui partit comme une Bérénice
Revient avec son fol trésor de déraison.

Tu reprends des chemins raturés par les ronces.
Tu te penches au bord des réservoirs taris.
Pareil à l'écolier qui raille les semonces
Tu railles les leçons que les ans t'ont appris.

Une rose d'avril égarée en automne
Palpite dans l'or lourd, flamme sur le tison.
Tu ne veux plus bercer près d'un feu qui chantonne
Les débiles enfants de l'arrière-saison.

Tu quittes ta langueur, ta paix, ta complaisance,
Ce havre somnolent que l'on ne dragua plus ;
Et tu jettes aux dieux voraces de l'absence
Les trésors clandestins que tu croyais perdus.

Ton œil suit dans le temps les jeux de la mémoire
Sous des bosquets jaunis, sur des seuils délaissés,
Tu retrouves, roulés dans une étoffe noire,
Quelques gages riants comme des nouveaux-nés.

Ta mémoire est l'amie exacte des fantômes.
Elle force ton cœur avec ces visions.
Des philtres condensés vacillent dans leurs paume
Accueille les présents de ces vieux échansons.

Enivre-toi, hélas, à ce festin d'une heure
Car déjà ta Jouvence est dans l'eau du Léthé.
Tu ne garderas pas longtemps dans ta demeure
Ces voyageurs épris de leur pays hanté.

Ce soir tu seras seul avec ta solitude,
Foulant des fruits amers et des restes de fleurs,
Regardant sans son fard ta reine, l'habitude,
Que les sages vaincus appellent le bonheur.

XXIX

Je vois une femme tranquille
(ou qui du moins le paraissait).
Le calme autour d'elle brillait
Comme l'écume autour d'une île.

N'exprimant que par ses regards
Les sucs de son expérience
Cette princesse du silence
Feignait d'émousser des poignards.

Mais parfois une brève plainte
Arrachée à l'âcre plaisir
Vous vantait avant de mourir,
Poignards secrets aux douces pointes.

XXX

Il n'y a plus ce réverbère
Malingre et noir à flamme d'or.
Sous le lumignon sédentaire
Tu l'attendis souvent dehors.

Les omnibus vastes et vides
Passaient dans un bruit de carreaux.
La tiédeur d'un nuage humide
Enveloppait les trois chevaux.

Plus de chevaux. Sur la chaussée
Une brume toute souillée
Traîne son ennuyeuse odeur;

Et la rouge enseigne électrique
S'allume et s'éteint sur un rythme
Qui n'est plus celui de ton cœur.

XXXI

Si je t'aime demain, je te parlerai d'elle
Sans le savoir, croyant que je parle de toi.
Un amour nouveau-né porte de vieilles ailes.
Au plaisir de t'avoir, bien malgré moi je mêle
Les meilleurs souvenirs d'un plaisir d'autrefois.

XXXII

Le feu va mourir. Sa lumière
Éclaire encore un petit peu
Le lit où ses légers cheveux
Brillent comme l'or en poussière.

De ténébreuses avalanches
Tombent des rideaux sur le lit,
Sur sa tranquille épaule blanche,
Sur ses chers yeux endoloris.

Silence élastique. Paresse.
Sa molle respiration
Est un fantôme de caresse,
Un roi heureux dans sa prison.

XXXIII

ur le ciel lisse et doux que la lumière flatte,
e jour en maillot d'or fait ses tours d'acrobate.

n le voit tournoyer, plonger, planer, bondir.
es mains dans les rayons courent sans les saisir.

lus bas, tant bien que mal, un oiseau blanc l'imite.
effeuille son vol comme une marguerite.

e t'aime. Je t'aimais. Je t'aime encore un peu.
e ne vois plus l'oiseau. Le ciel est vide et bleu.

XXXIV

J'ai longtemps regardé la pulpe de ta bouche,
Le bleu-clair de tes yeux et l'or vivant et frais
De tes cheveux qui font le soleil qui les touche
Pâlir de jalousie et d'envieux regrets.

Les soupirs de ta voix bercent le paysage.
J'ai vu rêver les eaux à l'ombre de tes mains.
Ton bras en se pliant répète le rivage.
Tu marches et ta marche aimante les chemins.

Regarde encor de ton bel œil droit et sincère
L'orient fatigué d'où la nuit va jaillir.
Impose, ma Psyché, tes songes à la terre
Et donne doucement tes formes au plaisir.

XXXV

Dauphine du Soleil, douce flamme vivante,
La jeunesse est le sang de ta bouche riante.

La fille de Wotan saute sur son cheval
Et gagne d'un seul bond ses frontons de cristal.

Personne encor n'est mort près de toi. Quiétude.
Le secret de ta force est dans ta certitude.

Ne te dépêche pas. Garde tes yeux d'enfant.
Une plume d'oiseau flâne sur l'océan.

Ton infaillible instinct vaut mieux que la sagesse.
Je t'aime. Ta candeur est toute ma richesse.

XXXVI

Le bruit du dernier train s'en va dans la vallée.
Le silence en naissant souffle sur les lumières
Puis danse à pas muets sur l'herbe des clairières
Pour attirer Diane et distraire la Fée.

L'eau nocturne remplit les grands réservoirs somb
Le vol lourd d'un hibou chavire dans les buis.
Une vieille limace attaque un jeune lis.
L'humidité vernit la panse des concombres.

La rose la plus noire est, dans l'obscurité,
Comme la source où dort l'âme des nuits sans lu
Un renard doucereux assassine une à une
Les poules qui dormaient dans l'âcre poulailler.

XXXVII

Le tilleul a perdu l'autre nuit une branche.
Le vent qui voyageait l'a rompue en passant.
Regarde-la : cette belle blessée épanche
Un parfum qui paraît couler comme du sang.

Chaque petite fleur crépite et semble vivre,
Offrant son miel suprême à l'abeille alléchée;
Tout l'essaim s'enhardit, se dépêche, s'enivre
Dans les plis verts et or d'une robe de fée.

Les femmes, tout à l'heure, apportant des corbeilles,
Récolteront les fleurs en riant de plaisir.
Pendant ce temps, sous le grand arbre qui la veille,
La branche de tilleul finira de mourir.

XXXVIII

L'enfant d'un an dort sous les branches
Entre l'abeille et le pinson.
L'enfant de vingt ans sur ses manches
Veut coudre en riant un rayon.

L'héliotrope et la verveine
Tissent dans l'air de fins réseaux
Qu'anime une invisible veine
Lourde d'un sang aux parfums chauds.

Une caravane d'insectes
Traverse l'allée et revient
Sans se mêler aux autres sectes
Qui traversent un peu plus loin.

Les lis profonds sont des asiles
Où les frelons, soûls et repus,
N'ont plus le dessein d'être agiles
Et carrent leurs gros corps velus.

Chez la voisine on fait des gammes
Auxquelles le lointain bruit d'eau
Qu'arrachent à l'étang deux rames
Répond comme un adroit écho.

L'enfant qui dort ouvre la bouche.
Près d'elle, attendant son réveil,
La bonne fait sécher des couches
Sur la pelouse, au grand soleil.

L'enfant qui coud penche la tête.
Il donne sa nuque à l'azur
Qui profite de cette fête
Pour devenir encor plus pur.

L'après-midi d'été dévide
Son long chapelet d'heures d'or.
Ah ! comme il semble léger, vide,
Le cœur, quand le bonheur y dort !

XXXIX

L'hésitant soir d'été s'engage dans la chambre.
Il colore de bleu les draps du grand lit frais.
Tes peignes, sur le marbre, ont l'air de roses d'ambre
Au pied du miroir rond où nagent tes secrets.

Du parquet moins brillant monte l'odeur des nattes.
Les fauteuils sont pensifs et les calmes coussins
A l'ombre lasse et molle offrent leurs écarlates.
Deux rayons avisés baisent tes escarpins.

Ne poussons pas encor la fragile fenêtre.
Entends : c'est un clairon. Il s'éloigne. Voici
Que le chant d'un oiseau, le rossignol, va naître.
Les crapauds des buissons s'interrompent. C'est lui.

On ne doit pas parler quand le rossignol chante.
Fermons plutôt les yeux. Quand nous les rouvrirons,
Nous distinguerons mieux, dans l'ombre grandissante,
Les suprêmes clartés au faîte des maisons.

Mais les fleurs de la nuit tombent sur les villages.
La phalène commence un parcours négligent ;
Et devant le coffret garni de coquillages
Le clair de lune rit sur tes brosses d'argent.

TABLE

TABLE

	Parfois, dans le cœur de l'été	5
I.	Le passé traine dans ses franges .	7
II.	Je n'ose guère ouvrir la porte . .	8
III.	J'écoute encor la mer au fond du coquillage	10
IV.	Je ne sais plus du tout son nom . .	11
V.	Tu es belle. Tes yeux	12
VI.	Dans tes bras chauds où court un jeu de veines bleues.	13
VII.	Tes yeux parlaient.	14
VIII.	Près de ces prisonniers dont tu rivas les chaines	16
IX.	L'amour te l'a donnée, un soir, voici longtemps	17
X.	Les flammes du passé	18
XI.	Restons sur les pentes du songe .	20

XII. Je me suis promené dans Sienne . 22
XIII. Ton nom rôde dans ma mémoire . 24
XIV. La liqueur du soleil débordait des iris 26
XV. Une agilité menaçante 27
XVI. Les rayons s'aiguisaient sur le courant 29
XVII. Un essaim d'étoiles meurtries. . 31
XVIII. Elle ajoutait : « je voudrais rire » 32
XIX. Sans couleur, presque sans substance 33
XX. Le soleil de l'été verse l'or sur les chênes 34
XXI. Une petite fleur de laine. . . . 35
XXII. Chaque églantine est un peu d'elle 36
XXIII. Ce mur si nu portait son ombre . 37
XXIV. Le passé est-il toujours triste? 38
XXV. Tu me faisais beaucoup de peine. 39
XXVI. Je t'attendais le soir a la porte des Ternes 40
XXVII. La fille de Chéret, la dame de Mucha 42
XXVIII. Les ombres dans ton cœur. . . 45
XXIX. Je vois une femme tranquille . . 47
XXX. Il n'y a plus ce réverbère . . . 48

XXXI. Si je t'aime demain, je te parlerai d'elle 49
XXXII. Le feu va mourir 50
XXXIII. Sur le ciel lisse et doux que la lumière flatte. 51
XXXIV. J'ai longtemps regardé la pulpe de ta bouche. 52
XXXV. Dauphine du soleil. 53
XXXVI. Le bruit du dernier train. . . 54
XXXVII. Le tilleul a perdu l'autre nuit une branche 55
XXXVIII. L'enfant d'un an 56
XXXIX. L'hésitant soir d'été 58

Ce livre, V de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 20 février 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

UNE SOIRÉE A L'OLYMPIA

Copyright by Léon Werth, 1927.

L'ALPHABET DES LETTRES

UNE SOIRÉE A L'OLYMPIA

PAR

LÉON WERTH

W

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

I

DE 21 HEURES A 21 HEURES 15

Le Nord-Sud me déposa devant le tour de chant. J'entends que ma conscience s'attarda peu aux minutes intermédiaires. Je ne me souviens point du visage de l'ouvreuse. J'en suis étonné. L'ouvreuse compte. Je ne veux point parler de son antipathique sollicitation et de notre dégoût pour ce qui est pourboire et n'est point salaire. Mais, quand, chose de chez nous et chose de la rue, nous affrontons cette famille inconnue : le public, l'ouvreuse nous guide et nous parle, l'ouvreuse est seule à nous consoler de notre solitude

dans la foule. Et quand sa tête se penche vers le dos des fauteuils, quand l'ouvreuse en cherche le numéro, nous qui attendons, subissant l'hostilité de nos futurs voisins, nous voyons parfois son visage dans un excessif rapprochement. Je me souviens de spectacles où l'ouvreuse compta pour moi bien plus que la pièce et les acteurs. Mais le tour de chant ce soir anéantit l'ouvreuse. L'ouvreuse et tout. Pourquoi le tour de chant me plaît-il tant ? Lumière sur la soie argentée de la robe, lumière sur la peau. Colonne du corps jeune, immobile. Fluide ondulation des mouvements, sous laquelle on devine la rénitence de la chair et des os. Cependant les gestes de cette jeune femme sont ceux que l'on apprend dans les écoles du passage Brady et du passage de l'Industrie et en d'autres institutions où l'on enseigne « l'interprétation, l'expression » et tout ce qui concerne l'art lyrique. Ces gestes devraient m'exaspérer, comme m'exaspère la rhétorique apprise de tant de livres. Mais ils provoquent en moi je ne

sais quelle indulgence, je ne sais quelle ironie et du plaisir. Ils sont un rite, faciles et sacrés comme un rite. Mais contre ce rite je n'éprouve pas le besoin de me défendre. Rite protecteur. Ces gestes isolent la jeune femme dans un monde clos de ballerines et de chanteuses. Elles la préservent du génie, de l'art et de la vie, de tout ce qui exige cette attention forcenée que nous nommons sincérité. Petite chanteuse, grâce à toi, le monde me devient facile. Tes gestes éternels, — nous appelons éternel ce qui flatte notre habitude — qui sont les gestes des chanteuses à belles robes et des chanteuses du *Persan* et des chanteuses des *Mousquetaires* et des chanteuses des petites villes de garnison, tes gestes servent à la présentation de ton corps et n'alarment point mon esprit. Je suis Sisovath. Je goûte, grâce à toi, un plaisir que rien ne menace, sinon la mort.

La chanteuse chante. Quoi ? Je serais bien embarrassé de le dire. Quand elle commence un couplet, j'ai oublié le précé-

dent. Oublié?... Non. Car aucun couplet n'arrive à moi que sous la forme de l'éternité, qui pour moi, hélas !... est une forme vague. Je n'accuse point la petite chanteuse de manquer de voix ou de mal articuler. Qu'elle est en deça, qu'elle est au delà de ces problèmes techniques ! La voix la plus faible et le tact le plus subtil ne suffiraient point à l'escamotage total des syllabes et du sens des paroles. Il y faut l'innocence. Tout à l'heure la vedette chantera. J'entendrai tout. J'aurai envie de m'en aller.

La chanteuse chante. Peut-être vaudrait-il mieux dire : la chanson chante. Toute seule. Indépendante de la jeune femme qui, globe mobile, brille dans la lumière. La chanson va comme un tramway à long parcours, avec arrêts obligatoires, peu marqués; car personne ne monte. La chanson, va, non vers sa fin, mais vers son terminus.

Bras nus de la chanteuse, fins, précis, un peu secs, mais s'épanouissant à l'attache de l'épaule, s'y amplifiant en courbes qui appellent d'autres courbes concentriques

au delà du point où la courbe de chair rencontre la lumière. Feux des diamants des bagues à ses doigts. Diamants faux ou diamants vrais ? Quelle tristesse de penser que la chanteuse n'est point insensible à cette distinction. Les diamants, signe de richesse, les diamants hypnotiseurs sont laids aux doigts des jeunes épousées ou des vieilles dames rhumatisantes et crochues dans les dancings ou les salons. Mais ces diamants-là, entre herse et rampe, ces diamants-là sous les feux des projecteurs jettent leurs feux dans un bain d'autres feux. Ils n'éclatent pas dans le silence d'une trop faible lumière. Éloignés de tous les yeux et visibles à tous les regards, leur rayonnante fulguration se déplace selon le mouvement des mains, naturellement, comme une phosphorescence dans l'eau.

Vaste espace de la scène, vaisseau de lumière, scintillements. Et au centre, ce faubourien visage aux saillantes pommettes. Brusque choc de la vie quotidienne dans cet irréel en fusion. Fée, je t'ai rencontrée

dans le tramway de banlieue. Je cherche dans tes yeux. Mais ils sont si agrandis par le crayon que je n'y trouve point un regard, mais un lac d'un bleu noir. J'y puis mettre les pensées que je veux.

La salle cependant pénétrait en moi. Les nuques d'abord, les nuques des hommes. Nuques débordantes, nuques à bourrelets. Entre cheveux et faux-cols, on dirait des bêtes, des hippopotames fatigués. Toute la salle me semble sous le signe de l'épaisseur. Le public n'a ni trois, ni quatre dimensions. Il n'en a qu'une : l'épaisseur. Les Extrême-Orientaux tiennent que la beauté du visage humain se peut ramener à une sphère, que finement les traits ouvragent. Je pense à vous, oh ! mon ami Nguyen an Ninh, qui connaissez tout ensemble et la grandeur de l'Orient et celle de l'Europe, je pense à vous qui savez percevoir dans le vaste monde l'essence d'aristocratie selon les continents. Et j'ai honte. J'aurais eu honte, même si je ne vous avais point connu. Et si je ne savais que l'Europe

possède d'autres « valeurs » que ces nuques, je n'oserais jamais vous revoir.

Il y a peut-être dans cette salle des visages ronds. Je cherche des accents et des traits dans ces visages en tuméfaction. Je ne les trouverai que lorsque quelques numéros encore auront passé. Tout est sans marque. Rien n'est creusé, sauf quelques visages de vieux et celui d'une vieille femme dont la bouche rentre et qui se penche sur le rebord de sa loge, avec un air de démente...

II

DE 21 HEURES 15 A 21 HEURES 30

Ces nuques... je ne crois pas que j'en verrais beaucoup de semblables à la Comédie-Française. (Simple préjugé peut-être, comparaison à établir et jugement à vérifier.) Mais il est certain que ce ne sont pas des nuques de grande bourgeoisie, ni de petite bourgeoisie. Ce ne sont pas nuques de chirurgien, ni de bâtonnier, ni de notaire provincial. Encore moins nuques de fonctionnaires. Serait-ce la nuque d'après-guerre ? Que ce soit aujourd'hui samedi n'explique rien. Ce n'est pas la nuque ouvrière, carrée. Je cherche

où j'ai pu voir isolément de telles nuques. Dans l'Alimentation? A la Villette? Dans les trains quelquefois. Mais ces nuques dans les trains restaient pour moi mystérieuses et redoutables. La Direction sans doute n'y est pour rien. Mais c'est un beau spectacle de nuques. Serais-je seul à l'apercevoir? Où donc, dans la salle, l'âme sœur qui l'aperçoit aussi? Je voudrais cependant échapper à ces nuques hypnotisantes. Mais je les vois comme le chasseur voit un grand fauve, dans cette minute de surprise où les deux yeux luisent entre les branches des arbres de la brousse.

Pour me délivrer, je lève la tête et je braque mon attention sur la scène, où deux acrobates, une femme et un homme composent un seul être à deux visages, quatre bras et quatre jambes, qui fait penser aux images hindoues. Je braque mon attention, mais sans résultat. La femme s'est renversée en arrière. La tête pend entre les bras. Le corps en demi-cercle tient au plancher par les mains et les pieds. On dirait un quadru-

pède retourné. Et sur ce ventre offert, l'homme fait l'arbre fourchu. On applaudit. C'est du travail. Je n'y crois pas. Je n'ai point pour cet effort technique l'admiration morale qu'exigent de moi les doctes critiques du music-hall. Les deux équilibristes sont en scène. Deux ? Trois ? Quatre ?... Ou davantage ? Ils sont pour moi ce que sont les fleurs du papier peint, au réveil, dans une auberge de campagne. Je les multiplie. Ils se répètent en guirlande sur la scène. Ils tapissent les murs de la salle. Ils glissent en ombres colorées partout et sur les nuques. Drôle d'image expressionniste. Mais combien plus légère que toute image dessinée. Non pas même image de rêve. Les plus absurdes images du rêve sont d'une grossière évidence. Les deux équilibristes, sans épaisseur, sans réalité, sans vraisemblance, sont un improbable motif né de la promenade d'un projecteur.

Une loge à ma droite. Deux femmes et un homme penché vers l'une d'elles, la pressant, la serrant, dans l'attitude qu'on voit

aux amants sur les cartes, une ombre de poésie chromo-photographique. L'œil de l'homme se noie. Puis penché davantage, l'homme sourit. La paupière s'est fermée. On ne voit plus d'œil. L'homme est en pommettes et en bouche. Plus exactement en sourire. Ce sourire promet et commente des bonheurs à venir, des bonheurs qui ont leur source dans l'homme, des bonheurs classés, décrits, étiquetés. Les jolis petits mots, l'ivresse des baisers, enfin seuls. Clair de lune ou dîner avec une bouteille de vin bouché, comme des pièces interchangeables. L'amour au bout, comme une commodité. Ni fanatisme, ni humilité. L'homme-sourire présente des articles avantageux. Étrange relation : le cuistre a le même sourire devant un chef-d'œuvre. J'ai honte.

L'homme s'est détaché. Il s'est levé. S'il voyage pour ses affaires, il dit le mot pour rire à la femme de chambre de l'étage. Son visage est large. On n'y distingue rien qu'une courte moustache. Tête à meubler les au-

tobus, les métros et les trains, tête à meubler le monde. Mais il déplace son chapeau. Je vois ses mains. Bien plus nues que le visage, habitué à dissimuler et auquel nous prêtons invinciblement des pensées universelles et des émotions humaines. La main, ce n'est pas de l'humain, c'est de l'individuel. J'ai vu des mains de sauvages : élégantes, animales; des mains de civilisés : plus expressives que les visages; des mains de femmes : plus attirantes qu'un beau corps sur un lit. Mais ces mains-là sont d'une insupportable trivialité. Aucune déformation de travail, aucun élargissement ou épaississement par le métier. Elles-mêmes. Et qui n'ont pas honte d'elles-mêmes. A l'auriculaire de la droite, le diamant d'une bague brille comme une breloque sur un ventre.

Rondes et pleines, les deux femmes font penser au harem. Par la rondeur et l'ampleur, — et tant qu'on n'a point considéré leurs visages, ornements insignifiants superposés à la lourde charpente des courbes

drapées de soie et de fourrure. Mais l'ombre des chapeaux cloches nourrit un mystère. Je fouille cette ombre. Je n'y trouve pas ce que nous appelons communément un visage. On ne sait quoi de mou et de circulaire s'y abrite, on ne sait quoi qui ressemble à l'anémone de mer dans les flaques des rochers. Ces visages n'ont-ils pas de bouches et de nez, n'ont-ils pas de traits, n'ont-ils pas de regard ? Je ne vois qu'une masse ovoïde, légèrement phosphorescente, marquée d'un peu de noir et d'un peu de rouge et qui donne l'impression d'être gélatineuse. Anémones, limaces, sangsues ? Et soudain les deux femmes ôtent leurs chapeaux. Et deux visages apparaissent, rassurants, d'où rayonne une sagesse boutiquière.

Les équilibristes continuent à se dérouler sur la scène. Derrière moi, une famille : père, mère et fille. De la toute petite bourgeoisie définie, délimitée, circonscrite. Leur apparence honorable constitue ici de l'aristocratie. Ils ont un charme mélancolique qui doit beaucoup au passé. Le père est

chauve, il a un gros nez court, une tombante moustache blanche. On doit lui dire à son bureau qu'il ressemble à Clémenceau. La mère a cette distinction que donnent les robes noires, une petite santé et l'habitude des bonnes manières. La fille, qui a « pris » le nez du père, est étonnamment fille unique.

Le comique à petit chapeau, à voix en vrille, est entré en scène. Sa destination est de faire rire.

III

DE 21 HEURES 30 A 21 HEURES 45

Le comique à petit chapeau, le comique à la voix en vrille a pour destination de faire rire. Du moins, je le suppose. Je puis même l'affirmer. Le programme, chose imprimée, le programme, Évangile et Talmud, lui donne la désignation de comique. Il porte un complet beige aux manches trop courtes, un gilet vert, d'un vert de bâche. Et, sous le petit chapeau, une perruque queue de vache dissimule sa chevelure ou sa calvitie. Si débiles que soient mes facultés d'observation, je ne puis attribuer ce déguisement qu'à l'in-

tention de me faire rire. Cependant je ne ris pas et la salle ne rit pas. Mais ni moi-même, ni la salle ne sommes déçus. Contradiction qui n'est qu'apparente. Le comique au petit chapeau est semblable à ces objets rituels, qui sont entrés dans la coutume, mais dont personne ne connaît plus la destination primitive et la signification symbolique. Ainsi le polygone sacré que les Extrêmes-Orientaux clouent par-dessus la porte des canhas. Ainsi la sphère de bois, représentant un crâne de cachalot, qu'on frappe d'un bâtonnet enveloppé de linge, à l'heure de la prière aux ancêtres. En ce sens, l'apparition du comique au petit chapeau nous contraint tous à une émotion quasi-religieuse. Il n'est pas besoin, pour nous avertir, d'un suisse frappant le sol de sa hallebarde. Nous sommes prêts au rire liturgique. De nous au rire véritable, la distance est la même que du pratiquant à la charité.

Je ne puis nier que le comique chante. Mais je n'écris point pendant qu'il chante.

Et j'ai tout oublié de ses chansons. Mais ce phénomène d'oubli n'est point comparable à celui que provoqua la petite chanteuse qui parut en début de spectacle, la petite chanteuse aux bras nus, la petite chanteuse à la robe argentée. Je cédais à son corps, je cédais à ses bras. On l'entendait à peine. Son chant n'était rien de plus que le ron-ron d'une chatte qu'on caresse. Son chant fut ce qu'est, dans un voyage, la musique du train, l'orchestre des boggies. Mais les paroles que chanta le comique, ces paroles que j'ai oubliées, je les entendis toutes. La voix en vrille leur ouvrait un passage. Je les ai oubliées, comme on oublie un coup de bistouri.

Je m'en souviendrais peut-être, si j'en avais pu suivre l'effet sur les visages du père, de la mère et de la fille derrière moi. Mais hélas ! ils sont derrière moi. Je ne puis les regarder que furtivement, en quelque sorte par-dessus eux. Je me retourne, comme si je cherchais dans la confusion de la salle un visage connu. Je me donne un torticolis.

Je feins de regarder où je ne regarde point. J'apprends l'hypocrisie. Mes voisins me tiennent pour un amant malheureux qui attend en vain une maîtresse qui le trompe. Que n'a-t-on mis derrière moi le comique au petit chapeau et sur la scène la décente famille. Le père, la mère et la fille ne me livreront pas leur secret. Le père au nez camus se souvient-il de sa jeunesse, du temps où il venait au café-concert avec des amis ? N'éprouve-t-il point quelque gêne en pensant à sa fille et aux ordures du couplet ? Je divague. J'oublie que l'ordure ici est d'ordre rituel. Et sans doute la salutation réflexe du rire l'accompagne, sans qu'une image s'interpose. Et la mère que je ne puis voir autrement que rasant les murs, entre sa boutique de papeterie-mercerie et l'église du bourg, la mère qui se fabrique une coquille, si le plombier dit un gros mot ? Le spectacle libère-t-il en elle des instincts ? Ou bien assiste-t-elle à une cérémonie du samedi soir ? Et la fille unique si sèche, avec son air de demi-deuil ?

Une troupe de cyclistes, deux hommes, une femme. Les vélos se cabrent comme des chevaux dressés, exécutent des exercices de désarticulation et de dislocation. La jeune acrobate cycliste sourit. Nous connaissons le sourire de la chanteuse, de la danseuse, de l'écuyère et de la trapéziste. Mais le sourire de la cycliste, nous ne l'avons point encore classé. L'acrobate cycliste n'entre point dans nos rêves. L'adresse humaine et le vélo nickelé restent pour nous comme disjoints. La nette bicyclette se lie mal à nos conventions de la grâce. Mais elle est un engin de la vie quodidienne auquel nous sommes accoutumés. Nous la lions plus facilement à une idée de comique et notre rire est vrai quand les cyclistes font des farces. Je crois que seule la piste du cirque permet une poésie de la bicyclette.

Ils sont sur la même rangée de fauteuils que moi, un peu loin, à gauche. Je n'ai pas de peine à les voir. Ils forment un groupe de trois personnes. Et, d'ailleurs, ils se

laissent regarder. Leur groupe est fort. Un lien puissant les isole. Ils ne sentent pas les regards. Si un drame se noue entre eux, il n'a pas encore abouti. Ils ne se méfient ni de la destinée ni de leurs voisins. C'est un militaire à tête bosselée de meurtrier bon garçon. Il n'y a pas meilleur dans la chambrée. Mais un coup d'alcool ou un coup de sang... et il fonce comme un taureau. Son compagnon a une tête de fouine et il hésite entre plusieurs métiers autour de la Porte-Maillot. Une jeune femme, entre eux, est assise. Elle a le visage de la maîtresse de l'assassin dans un crime de première page. Des deux hommes, l'un tuera l'autre, à moins que la tête de fouine ne change de café.

Du quatrième rang des fauteuils, l'orchestre m'apparaît comme une longue cuve où nagent des têtes de décapités. Têtes de comptables méticuleux et pacifiques, aimant bien leur chez-soi. Pourquoi les a-t-on guillotinés? Cependant, du côté des cordes, deux compositeurs déçus souffrent de jouer

sans espoir des pots-pourris. Je suis sûr que l'un d'eux garde le manuscrit d'un opéra inachevé. Il y a même un violoniste dont la cravate est Lavallière et qui porte les cheveux longs.

IV

DE 21 HEURES 45 A 22 HEURES 30

Il y a deux saintes dans la salle. Elles sont sculptées dans le noir public de l'orchestre, comme au fronton d'un monument. Si je ne les ai pas vues plus tôt, c'est qu'on distingue la masse de Notre-Dame avant de connaître le groupe d'Adam et Ève. Des deux saintes qui sont dans la salle, l'artiste n'a sculpté que les épaules et les têtes, qui émergent d'une informe matière de foule. Elles se ressemblent. Sans doute sont-elles sœurs. Ou l'identité des âmes et des tâches a façonné cette ressemblance. Corps sculptés et — je suppose —

âmes sculptées aussi. Leur immobilité est un prodige. Ce n'est point l'immobilité inerte des êtres affaissés, l'immobilité du sac de grain. C'est bien l'immobilité tendue des belles sculptures. Il y a donc une immobilité toute semblable de l'être humain. Elle a pour conditions les plus certaines vertus ; la concentration et la pudeur du sentiment, le dégoût des gestes inutiles qui révèlent indifféremment une pensée qui passe ou un malaise du corps. Les deux saintes ont la tête droite et regardent la scène comme une statue regarde un des points cardinaux. Visages gothiques ou visages bretons, tels qu'on les voit au-dessous de la ligne de Plouha, rudes et non point adoucis par l'Orient et le Sud, comme à Pont-l'Abbé. Les deux saintes me détachent complètement du pitre et de la chanteuse. Ménagères, ouvrières, bonnes? Leurs épaules, sous les corsages noirs font penser à ces petits personnages en bois du XV^e^ siècle, jouets de crèche. Leurs mains sont invisibles. Leurs têtes sont dressées, parallèles. Il n'y a pas

dans toute la salle deux têtes si droites, si parallèles. La scène est devant les yeux de ces deux femmes, comme serait la mer, comme serait Dieu. Le pitre ne les fait point rire et le prestidigitateur - magicien n'augmentera pas leur extase. Elles ne cèdent ni au pitre ni au magicien. Elles contemplent le monde et peut-être Paris. Elles sont défendues contre les sortilèges du monde.

Un homme en smoking apparaît sur la scène. Que ne chante-t-il ? Que ne chante-t-il une chanson, n'importe laquelle, une de ces chansons que l'on n'entend pas, sentimentale, incohérente ou pornographique, la bonne chanson qui s'en va sur rails ? L'homme en smoking s'absorberait dans la fonction, s'évanouirait dans le rite. Il serait l'officiant. Il s'ensevelirait dans la tradition. On ne serait point tenté de porter sur lui le jugement dernier. Mais l'homme en smoking s'avance vers la rampe. Il ne démarre pas pour le trajet d'une chanson. Il ne s'élance pas, comme un jouet méca-

nique remonté par la direction. Il parle au public. Il prend des temps. Il intercale entre ses mots des silences. Le malheureux... Il affronte le silence. Il ose affronter le silence. L'homme en smoking se révèle dans la terrible lumière du silence. Ce ne sont que silences de quelques secondes intercalés dans le débit, pour donner au boniment un air d'improvisation. Ils suffisent. Un pathétique naît, qui n'est point annoncé au programme et qui sans doute n'est perçu ni par l'homme en smoking ni par la foule. L'orchestre se tait. L'homme en smoking sort du bruit comme un nageur sort de l'eau. L'imprudent. Il ne se balance pas aux remous des cuivres, au clapotis de la clarinette. Il est dans un espace naturel, comme dans l'espace de la vie. Il est seul devant le public. Entre le public et lui, il n'y a plus rien que son sourire, le sourire de sa bouche, le sourire de ses yeux, un effroyable sourire qui simule la malice et la complicité et qui tire sur le visage comme sur un caoutchouc usé qui a perdu sa souplesse. Je ne

sais pas si ce sourire lui fait mal. Je sais que je n'arrive point à le tolérer. J'éprouve devant le spectacle de ce sourire la même sorte de gêne que si j'assistais à une exécution capitale ou que si je contemplais un charretier rossant son cheval. Ce pauvre homme n'est point fait pour sourire à tant de gens assemblés. Ce pauvre petit morceau de foule n'est point fait pour dominer une foule de son sourire. Tout au plus serait-il capable d'un sourire de détail, d'un sourire de vendeur. Mais qu'a-t-il donc à ne point gambiller ou roucouler comme les autres, à ne point s'évaporer dans la sûre orchestration d'une chanson mécanique, fabriquée en grande série ? Son intonation hésite entre celle du conférencier, du bonimenteur et du chansonnier montmartrois. Et sous la voix apprise et dépersonnalisée à l'usage, perce un timbre grossier de serveur imitant Polin, un timbre gras, sans rusticité qui sauve. « Le spirituel et mordant chansonnier... » m'enseigne le programme. Il imite des vedettes. Cet exercice est presque tou-

jours amusant. Il suppose attention et sympathie. L'imitateur a regardé et écouté. On sent le contact et l'échange. Un être est évoqué. Mais l'homme en smoking braille sans amour comme un phonographe à pavillon dont le disque est rayé. Puis il commente en un monologue à rimes riches la joie qu'il a d'être français. Mais il bafoue la tradition. Le patriotisme du music-hall était à flons-flons. La musique me manque. Il semble que l'homme en smoking monologue au petit matin entre le fourgon et la guillotine.

Qu'en pense à l'orchestre ce spectateur au torse droit, au visage taillé net. Des yeux clairs et des cheveux qui blanchissent aux tempes lui donnent un air de distinction et de générosité. Il semble si loyal qu'on a peur de se tromper. Quand il dit : « Mais voyons... », cela à force d'argument. Il ne porte point sur lui de profession. En chemin de fer on aimerait engager la conversation avec lui. Il aide les femmes à mettre leurs paquets dans le filet.

Le prestidigitateur tire du néant des aquariums remplis de poissons rouges, des pigeons et des poules. Il enferme une princesse dans une malle et traverse de sabres les parois de la malle. La princesse crie. On ouvre la malle. Elle est vide et la princesse surgit du fond de la salle.

V

DE 22 HEURES 30 à 22 HEURES 45

Les manches de l'habit retroussées presque jusqu'au coude, — signe ancien de loyauté pour les exercices de gobelets et de muscades — le prestidigitateur sourit. Sourire leste, qui n'appuie pas plus que les mouvements de ses mains. Sourire bien moins avantageux que celui des cabots. J'ai vu des mécaniciens sourire ainsi après une brève et efficace réparation. Je n'ai pas honte de céder à ce sourire qui ne mendie pas ma complicité. Le tour est réussi. Le prestidigitateur est content. Moi aussi. Je ne résiste pas. Je n'éprouve pas

le besoin de me cramponner, pour ma défense, à mon sens critique. Le sens critique est une arme. Chacun s'en sert selon son caractère. Ainsi ma voisine, comme le prestidigitateur crée de rien, extrait de l'espace pur un aquarium à poissons rouges, ma voisine dit : « J'ai vu... j'ai vu le truc. » Comme elle a peur d'être dupe ! A-t-elle vu vraiment ? Ou ne conçoit-elle qu'un monde soumis au déterminisme le plus implacable ? Elle se trompe. Il n'y a pas de truc. Je suis sûr qu'il n'y a pas de truc. En ce moment je n'ai pas besoin de mon arme.

La jeune femme habillée en princesse, la jeune femme que traversent en vain les lames des épées, et qui s'évade, invisible, des coffres les mieux clos, s'étend sur une couche, aux angles de laquelle s'élèvent des colonnes terminées par des vasques où brûlent des parfums. Somptueuse couche et nobles colonnes d'un style à la fois égyptien et Louis XV. Le magicien exécute quelques passes sur le corps de la princesse endormie. Elle s'élève dans l'espace, selon

les plus pures lois de la lévitation. Il n'y eut point de préambule. Nulle parole n'effleura le mystère. J'ai vu le même tour exécuté ailleurs par un autre sorcier qui usait de sa puissance oratoire et invoquait l'attraction magnétique. Et je pense au contraste du faux savant bavard et du charlatan silencieux.

C'est dans cet instant que deux jeunes gens prirent possession de deux fauteuils derrière moi. Ils étaient accompagnés de ces femmes qu'on nomme poules. Fausse image. Naguère on disait grue et l'image était juste. Mais poule est un terme d'une plus grande extension. Il enveloppe plus d'individus et n'a guère de précision quant à la profession et quant aux mœurs. L'époque d'après la guerre se doit contenter de classifications plus vagues. Elle hésite à se compromettre. Cette femme était donc une poule, si le mot se peut opposer à dame. Son seul caractère apparent était une ronde vulgarité entourée de fourrures. Appétissante à la façon des volailles truffées en

vitrine de traiteur. L'un des jeunes gens était insignifiant. Je n'ai rien vu de lui, sinon son faux-col mou aux deux bords bien joints et sa régate au minuscule nœud étranglé d'où sortait un pan bombant. Quand je pense qu'il avait peut-être une âme ce jeune homme.

Mais l'autre, l'autre... jamais je ne l'oublierai. Je n'ai pas vu son faux-col, je n'ai pas vu sa cravate. Mais ses yeux, j'ai vu ses yeux. Est-ce une illusion? Il me semble même avoir senti le poids du regard avant d'avoir vu les yeux. Tout le temps que durera la représentation, je sentirai derrière moi la menace de ce regard. Deux yeux d'assassin sur ma nuque, sur mes épaules. Deux yeux d'assassin sournois. Deux yeux qui sont un danger public que la salle ne perçoit pas et que je suis peut-être seul à affronter. Aussi bien je n'attribue point immédiatement mon malaise à ce regard. J'hésite. Ma réflexion hésite. Ce regard a déclanché en moi une certitude si immédiate et si profonde que je ne sais pas en prendre con-

science et que je doute. Ce regard est une fulgurante certitude. Mais le jeune homme ne me tue pas. Cependant mon malaise augmente et il augmentera jusqu'à la fin du spectacle.

Je ne puis plus résister. Je me retourne brusquement. D'un bref coup d'œil j'enveloppe le groupe. La poule est ronde. On ne pourrait ni la lisser ni la polir davantage. Elle est à l'état de perfection. De l'un des jeunes gens pas grand'chose à dire. Il s'est donné cet air à la fois sportif et vide, cet air d'ahuri calme qui appartient aujourd'hui à beaucoup de jeunes gens qui travaillent dans les bureaux, dans les dancings et dans les belles-lettres. Rien de remarquable en lui, sinon, en effet, le serrage et l'épanouissement de sa cravate, parfaitement dosés aux justes points.

L'autre n'est pas moins correct en son ajustement. Mais combien de vieilles femmes a-t-il tué déjà pour leur voler leurs économies ? Comme il doit fouiller dans les bas de laine ! A part cela un jeune homme tout à

fait bien. Ingénieur ou commis d'architecte peut-être. Qu'est-ce que cela prouve? Et je ne dis pas qu'il finira mal. Chacun n'accomplit pas son destin. Ce qui est écrit en lui n'est pas écrit peut-être dans le livre de la vie. Enfin voici les yeux de l'homme de mon enfance, de l'homme dont j'avais peur qu'il ne fût caché sous mon lit. Et des yeux aussi terribles je les ai vus une fois, une seule fois dans un autre visage. C'était à Colombo, loin du port, dans une rue montante où ne logeaient que des chiromanciens. Un coolie-pousse s'arrêta près de moi. « Victoria... Luxi... Jolies Madames... » Et j'eus peur de ses yeux, semblables à des taies, mais où n'habitaient que la ruse et le crime.

A côté de moi sont assis un Anglais qui tient du soigneur de ring et du lord et sa femme à la mâchoire adénoïdienne... Dans une loge, deux jeunes hommes et deux jeunes femmes sourient légèrement et montrent des visages que la vie n'a pas mordus. Européens moyens, Européens d'atlas scolaire. Il en faut dans cette salle. Il en faut

pour me rassurer. Ils couchent dans une chambre à coucher Louis XV. Leur salle à manger est sans doute Henri II. Têtes molles et qui pensent journal. Mais ils doivent tous avoir ce qu'il faut bien appeler un cœur humain. Je voudrais aller à la campagne avec eux. Les yeux de l'autre m'ont guéri du romantisme de l'assassinat.

VI

DE 22 HEURES 45 à 23 HEURES 15

C'est l'entr'acte. Je quitte mon fauteuil, où je suis visé par les yeux du jeune homme au visage d'assassin, qui est assis derrière moi et où je supporte tout le poids de la salle.

Ce n'est point toujours ainsi. Certains soirs, on s'intercale dans le public. On est morceau de foule. On s'installe dans son fauteuil, comme on se glisse entre les draps de son lit. On s'enfonce dans l'épaisseur chaude de la foule. On s'y absorbe à sa volonté, comme on dose la profondeur et la volupté du demi-sommeil. On goûte le dé-

roulement du spectacle, comme on dirige une songerie. On dose soi-même sa propre anesthésie.

Mais ce soir je n'éprouve point dans la foule cette sorte de plaisir que donne l'étable, cet apaisement par la chaleur compacte et les odeurs lourdes. Tout le poids de la foule est sur moi et elle pèse inégalement. Il est des points où la charge me blesse. Je porte un sac sous lequel j'ai peine à garder mon équilibre et je souffre de ne point savoir exactement ce qu'il contient. C'est un supplice qui n'est point encore décrit que de percevoir la confusion de ces visages et de ne les pouvoir isoler. J'ai besoin pourtant de les connaître. Mais comment les détacher de cette masse, de cette redoutable masse immobile, de cette noire falaise en demi-cercle où un dieu capricieux les sculpta pour un soir.

L'entr'acte... La surplombante falaise se désagrège. Flânant autour du jazz ou installés aux tables du bar, les spectateurs ne sont plus l'immobile monstre collectif. Ils

bougent. Cette mobilité leur sied mieux. Du moins elle me rassure. Ils bougent et ils ne m'attaquent pas. Les voilà comme dans la rue et dans les trains. Ils sont vivants et inoffensifs, naturels et insignifiants. Ils se résorbent dans leurs mouvements. Ils ont perdu le redoutable pouvoir que leur donnaient l'immobilité et la coagulation. Tout à l'heure, ces visages, agglomérés en foule, ne « s'observaient » pas. Clos dans la stupeur ou tendus vers la scène, ils étaient indéchiffrables, obsédants comme autant de portraits. Les voici qui ont repris leur physionomie habillée, leur physionomie pour sortir en ville.

J'ai échappé à l'ombre de la salle, je ne suis plus hypnotisé par la ruisselante lumière de la scène. Les ampoules de l'électricité me révèlent mes voisins dans une atmosphère égale et vernie. Et le rythme souterrain du jazz suffit un instant à l'explication de tous les problèmes.

Quatre maquignons, comme on en voit autour des abattoirs, boivent des bocks. Le

métier les accompagne. On s'étonne qu'ils n'aient point à la main une canne à bout ferré ou un gourdin à bout renflé. Pour eux, l'entr'acte c'est l'entr'acte. Ils sont venus pour le spectacle. Bien assis sur leurs chaises, le corps penché vers la table, ils font groupe, comme chez le bistrot de la Villette ou dans quelque auberge de bourg. Pour un peu ils demanderaient un jeu de cartes. Ils ne connaissent point d'autre spectacle que celui qui est au programme et pour lequel on paye. Parlent-ils de bêtes à cornes ou des plaisirs de Paris ? Ils ne participent pas à la vie provisoire du bar. Ils y sont enkystés.

Près d'eux un jeune ménage, un étonnamment jeune ménage et l'enfant, un « salé » de trois ans. (Il est à remarquer que l'enfant de moins de cinq ans n'est pas rare dans les salles de music-hall et que le nouveau-né fréquente assidûment le cinéma. Les parents pensent sans doute que l'obscurité y est favorable à son sommeil.) Le père, la mère et l'enfant regardent autour d'eux, comme des souris en cage. Mais l'enfant,

un peu raide de sommeil, a l'air d'un petit somnambule. Il porte un pardessus mastic, très raglan et est coiffé d'une casquette à carreaux. On dirait un minuscule soigneur de boxeur. Le père doit travailler dans la mécanique. La mère aussi garde en elle de l'usine et du faubourg. Môme aux grands yeux des chansons de la rue, son visage de fillette s'amollit déjà d'une langueur de maturité. A eux deux ils n'ont pas quarante ans. L'amour les a liés. Les familles n'étaient pas si contentes.

Quelques princesses rustiques, sans grand espoir de clients, se promènent par tradition, maussadement.

Fin de l'entr'acte. Le monstre se reforme dans la salle. Mais je n'ai plus la force de regarder les visages. Ils me mangeraient. Je suppose pour ma tranquillité que le public est une draperie noire tapissant la salle. En scène, le « délicieux tenorino ». En habit noir, les deux mains accollées devant le nombril et formant promontoire. Geste traditionnel. Il se donne à lui-même une éter-

nelle poignée de mains. Ou bien il s'est immobilisé, tandis qu'il se frottait les mains. Ce geste interrompu, ces mains cordialement jointes donnent à tous les ténors et tenorino de music-hall un air frileux. Il débute par une chanson gaie : « Ah... Ah... Ah... » Je sais que la chanson est gaie, parce qu'il fait : « Ah... Ah... Ah... ». Mais j'ai un ami qui le fait mieux que lui. J'ai un ami qui sait imiter la gommeuse et le diseur à voix. Et non point comme un loustic de table d'hôte. Il transpose en grand classique. Il imite sous le signe de l'éternité. Il restitue l'idée platonicienne du « Ah... Ah... Ah... ». Et j'ai envie de crier au tenorino qu'il aille prendre des leçons de « Ah... Ah... Ah... » auprès de mon ami.

Le tenorino chante maintenant la sentimentale. La sentimentale est un peu mangée par l'orchestre. La voix du chanteur est roulée au petit fer. Il est long. Il est élégant. Son visage est inexpressif comme de l'eau dans une cuvette. Il chante l'amour, les serments et les trahisons. Le genre est in-

tact. Ni la guerre, ni l'après-guerre ne l'ont touché. Ces chansons ne me font point penser à l'amour. Mais il y a des faubourgs, il y a des sixièmes étages peut-être où elles sont comme la religion de l'amour. Je préfère Adolphe ou les estampes érotiques chinoises. On m'a appris un langage de la beauté. Un espace que je ne puis franchir me sépare des chansons du tenorino. Je n'ai pour les atteindre que l'indulgence et l'ironie. C'est trop ou c'est trop peu.

VII

DE 23 HEURES 15 à 23 HEURES 30

Dans une loge d'avant-scène, deux hommes en smoking, qui ont dépassé la maturité et deux femmes, insoupçonnables matrones, créatrices d'œuvres charitables ou Messalines. Mais point poules. Hommes et femmes montrent ici quelque chose qui n'est pas seulement la richesse, mais le rang social et l'importance. Ils peuvent faire semblant d'oublier leur argent. Ni rois, ni reines de théâtre Type en voie de disparition. Calme sécurité d'ancien régime ou d'avant la guerre, si l'on préfère. Certitude intérieure où les con-

ventions de l'éducation balancent l'orgueil de l'argent, mais apaisent aussi toute inquiétude de l'esprit. Ils se survivent. Ils ont traversé la guerre, ils viennent de traverser la foule. Sans l'apercevoir et sans être aperçus d'elle. Ils ne viennent pas s'encanailler. Ils planent au-dessus de la canaille, dans la mesure où peuvent planer des hommes au ventre important et des femmes dont la poitrine compte. Mais ne vous y trompez pas. Ces ventres et ces poitrines ne débordent point sans règle. Ce ne sont point ventres de petit négoce ou poitrines de marchandes aux Halles. Sans doute le masseur, le tailleur et la couturière leur maintiennent cette apparence ronde et lustrée, qu'on voyait autrefois aux chevaux de bonne maison. Mais les principes dessinent aussi la ligne de ces poitrines et de ces ventres. Les deux hommes, les deux femmes sourient au spectacle. Leur sourire passe pardessus le public de l'orchestre et fuit on ne sait où. Sourire indulgent et détaché, sourire des voyageurs de haut rang, qui ne se

mêlent point aux badauds et qui tiennent pour impolitesse et indiscrétion de regarder trop attentivement, les yeux trop grand ouverts. Ils auraient honte de porter des vêtements confectionnés. Mais ils vivent dans un monde tout fait. Ils font à l'Univers une visite officielle. On ne procède pas à l'inventaire du salon. Les deux hommes sont dans la diplomatie ou dans des Conseils d'administration. Je sais trop les romans que lisent les deux femmes. On devine leurs pensées et leurs sentiments, articles de série. Mais en elles, si jamais elles sont seules, quelle songerie et quels refoulements freudiques ? Cependant ce groupe dans la loge d'avant-scène est le seul peut-être qui ne soit pas tout à fait modelé par le lieu. Je ne saurais dire s'il est mieux ou plus mal pétri.

Vêtu d'un complet à larges carreaux, (l'écartement des carreaux suffit à créer du comique), le dresseur présente son poney, son cochon et ses chiens qui évoluent et s'entremêlent dans leur course circulaire,

à la façon d'une guirlande mobile et compliquée. Deux singes, tantôt sur le dos d'un chien galopant, tantôt assis sur le siège d'une minuscule charrette, dirigent vers la salle des yeux étrangement mobiles, des yeux de vieux savant ou de vieux peintre, et regardent le public avec une inquiétante curiosité qui ne le trouble pas. J'avais vu ce numéro au cirque. Je n'en avais aperçu ni la byzantine complication ni la cruauté. Le cirque recrée le temps où les bêtes parlaient. Le pire dressage y garde je ne sais quelle apparence de liberté. La lumière est diffuse dans la sphère. Mais la lumière du music-hall, herse, rampe et projecteurs, transforme la scène en champ de microscope. Le dresseur et les animaux apparaissent comme entre deux lamelles, où s'isole notre regard tendu. Au cirque, c'était un conte de fées. Ici c'est une absurde et monstrueuse parade.

Maigre, longue, fine, la danseuse espagnole. Sa présence chasse mille images vulgaires d'une Espagne ou d'une Italie trop

marseillaises. A peine a-t-elle agité ses castagnettes que nous oublions nos plus légitimes préventions. Disparus de nos mémoires les *Ollé... Ollé* anciens, criés et roulés mou, disparue aussi la sonorité quand même matelassée du bois brutalement heurté. A peine la danseuse a-t-elle levé les bras : le son est sec et net, comme un cri d'insecte. Et ses pas se dessinent sans vains rebondissements. Signes sobres et nerveux. Ce qu'on devine, c'est peut-être l'Espagne. Le sourire n'est point posé, entre nez et menton comme un sourire de danseuse. Il s'étend à tout le visage, s'y écarte et s'y crispe un peu. S'il se détendait, le visage resterait vivant, deviendrait plus vivant peut-être, s'animerait aux saillies des pommettes, aux bosses fermes du nez. La danseuse est peut-être une femme.

Elle est vêtue d'une robe à lourdes broderies. Mais le rideau de fond, devant lequel elle danse, est d'un rouge d'ameublement Louis-Philippe, d'un rouge notarial, tel qu'on en peut voir encore, si l'on

est servi par la chance, dans un salon de bourg provincial. Ce rouge déteint, ce rouge défunt tue l'atmosphère de music-hall, supprime toute idée de spectacle pour les yeux. Et il me semble que la danseuse en voyage danse pour son plaisir, dans le salon d'une de mes vieilles parentes, chez qui elle passe les vacances.

La chanteuse paraît en robe d'après-midi. Les paillettes de la gommeuse, la traîne de la romancière étaient une protection. Elles transportaient la chanteuse, sinon dans un monde surnaturel, au moins dans un monde de roman comique. Comme l'uniforme suggère la gloire, les paillettes ou la traîne suggéraient le mystère des coulisses. Mais le costume de ville n'est point un isolant. Il laisse la chanteuse dans la vie de tous les jours. Il livre le personnage vrai, l'être humain. J'oublie que la chanteuse est une artiste lyrique. Quelle est cette personne déguisée en dame? La robe de soie noire fait apparaître davantage une trivialité agressive, qui n'est d'aucun mé-

tier ni d'aucune classe. Vulgarité sans style qui n'est ni de la boutiquière, ni de la gouape, ni de la sous-maîtresse. La voix est rauque et n'a point d'autre qualité. Mais la chanteuse crie et l'on entend les paroles de ses couplets : mornes ordures, ordures décolorées qui semblent sortir d'un manuel.

VIII

DE 23 HEURES 30 à 23 HEURES 45

La chanteuse a la voix rauque et en vrille. Etrange combinaison, qui produit des alternances d'aigu et de grave, à la façon d'une scie fendant la pierre. Voix contondante et tranchante à la fois. Quelques voix plébéiennes, mal posées, voix de gorge, prennent au concert un timbre douloureux, un accent de lamentation qui suggère on ne sait quelle vague tragédie faubourienne, le couloir des maisons à logements, le dimanche d'amour, la romance et le crime, les volubilis des guinguettes et le réchaud à charbon. Et j'aime les chan-

teuses brunes aux puissantes épaules, au masque de tempête, dont on ne sait pas si elles ont, pour chanter leur chanson, quitté le trône impérial ou la boutique de blanchissage. Mais la voix de la chanteuse en robe noire se fraie brutalement passage, «à coups de coude». Et quand elle s'adoucit, quand elle tente de s'adoucir, pour les couplets d'aveux ou de mélancolie, je me sens mal à l'aise. Il me semble que, dans un obscur et puant escalier, une concierge gouape me serrant contre le mur, me murmure des mots d'amour. Je ne sais plus... Suis-je traversé par un de ces désirs qu'on n'avoue guère aux autres ? Ai-je envie d'éclater de rire ? N'ai-je pas honte ? Ce n'est point pour elle que j'ai honte, c'est pour moi. Étrange sentiment comparable à celui que nous fait éprouver un menteur. On se sent coupable, on souffre comme si soi-même on était le menteur. Comment expierai-je la présence et la voix de cette femme ?

Mais je ne savais point encore l'étrange

lumière que la chanteuse à la voix rauque projetait sur l'époque. Je feuillette le programme. J'y trouve le nom de la chanteuse. Ce n'est point assez dire. Le programme me jette au visage son nom. Choc sans brutalité et que suit un léger sentiment de satisfaction. Choc de reconnaissance, déclic d'un automatisme naissant. Cette chanteuse, sans l'avoir jamais entendue, déjà je connaissais son nom. La certitude de sa gloire débute devant mon inconscient. Je cède, je consens. Et soudain je résiste. Et je me souviens.

J'ai lu dans un journal un article sur cette chanteuse. Je l'avais lu distraitement, dans une de ces heures de faiblesse où nous ne savons pas aimer le temps pour lui-même. Cet article de journal ne m'avait point étonné. Tout y semblait naturel et dans l'ordre accoutumé. L'« art » de la chanteuse y était scrupuleusement analysé et lyriquement commenté. Oui, maintenant je me souviens : « Son art..., c'est la vie même. Son art, c'est la vie telle quelle

et c'est aussi la vie transposée. Jamais tant d'amertume ne se mêla à tant de tendresse, ni tant de tendresse à tant de sincérité. Le public, ce juge suprême, le public l'a bien compris, qui fait à cette grande artiste l'enthousiaste accueil qu'elle mérite et qui n'est que la reconnaissance de son cœur de grand public à ce cœur de grande artiste. Ah!... ces deux cœurs. La jonction de ces cœurs. Sublime communion des bas fonds et des cimes. La foule au cœur ardent, l'artiste au cœur pantelant. L'une donne son cœur et l'autre le reçoit. Mais ce n'est rien que de donner son cœur. Encore faut-il le donner avec style. Le style, ici, c'est la vie même et son frémissement... »

— La belle affaire!... me dit quelque sot. Et vous vous étonnez encore d'un article en pathos et d'une chanteuse de beuglant à qui vous reprochez de n'avoir point les grâces d'une princesse. Voilà bien deux événements !

Cela est vrai. Isolément, la chanteuse, d'une part, l'article, de l'autre, ne sont rien.

Mais c'est leur relation qui constitue l'époque. Mettez en film. La femme en robe noire chante des gravelures, paisible, comme si elle les piquait à la machine. L'écrivain est assis dans son fauteuil d'orchestre. Il écrit son « papier » dans son cabinet de travail, dans sa chambre unique ou dans la salle de rédaction. Lynotypes. Rotatives. Automobiles. Trains. Kiosques. Boutiques où l'on vend des journaux, des bonbons, des porte-plumes et des livres. Un homme en autobus ou un homme dans son lit. Il lit l'article.

J'oublie la salle et la chanteuse n'est plus qu'un symbole. Petites femmes, petits hommes, petits livres multipliés et recréés par la lynotype et la rotative. Le néant éveillé à une vie d'un jour par l'information. L'enthousiasme devenu publicité. Le journal et le livre transformant l'inaccessible réel en formules universelles de chromo, comme les religions transforment le mystère en un *Credo* tangible. Chanteuse en robe noire, qu'on peut entendre de choses dans ta voix !

Les barristes entrent en scène, vêtus d'excessives redingotes. Ils les quitteront pour montrer des manches de chemise découpées en lanières. L'un d'eux se colle à l'un des montants de la barre à la façon d'un pain à cacheter ou y adhère d'un coup, comme ces bourrons de papier mâché que les écoliers jettent aux murs. Bons acrobates. Mais déjà vus. Au cirque seulement, on peut être l'enfant qui tous les soirs aime la même histoire. Et c'est la fin du spectacle. Les deux acrobates s'ajoutent au souvenir que j'ai d'eux. Ils m'irritent comme une obsession.

Sortie, lent écoulement de la salle. Par l'escalier des galeries le « peuple » descend. Je parle « poule ». En vérité je vois des hommes coiffés de casquettes. Et je n'ai rien su, ce soir, de ceux qui voyaient le spectacle d'en haut.

En long cortège, des voitures de maraîchers semblent gigantesques dans l'ombre d'une étroite rue. Les choux surplombent, en sphères frisées. Une odeur de terre et

d'herbes envahit la rue. Nuit de brumes légères où les lueurs sont douces. La salle s'est décortiquée de son public. Enfin je me sens dans la ville, quelque part, sauvé de l'artifice de la vrillante lumière.

TABLE

TABLE

I. De 21 heures a 21 heures 15 . . 5
II. De 21 heures 15 a 21 heures 30 . 13
III. De 21 heures 30 a 21 heures 45 . 21
IV. De 21 heures 45 a 22 heures 30 . 29
V. De 22 heures 30 a 22 heures 45 . 37
VI. De 22 heures 45 a 23 heures 15 45
VII. De 23 heures 15 a 23 heures 30 . 53
VIII. De 23 heures 30 a 23 heures 45. 61

Ce livre, W de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 mars 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.21-23
Alphabet des lettres.
3 0112 089036658